

C . I . A . L .

**CAHIERS DE L'INSTITUT
ARCHEOLOGIQUE LIEGEOIS**

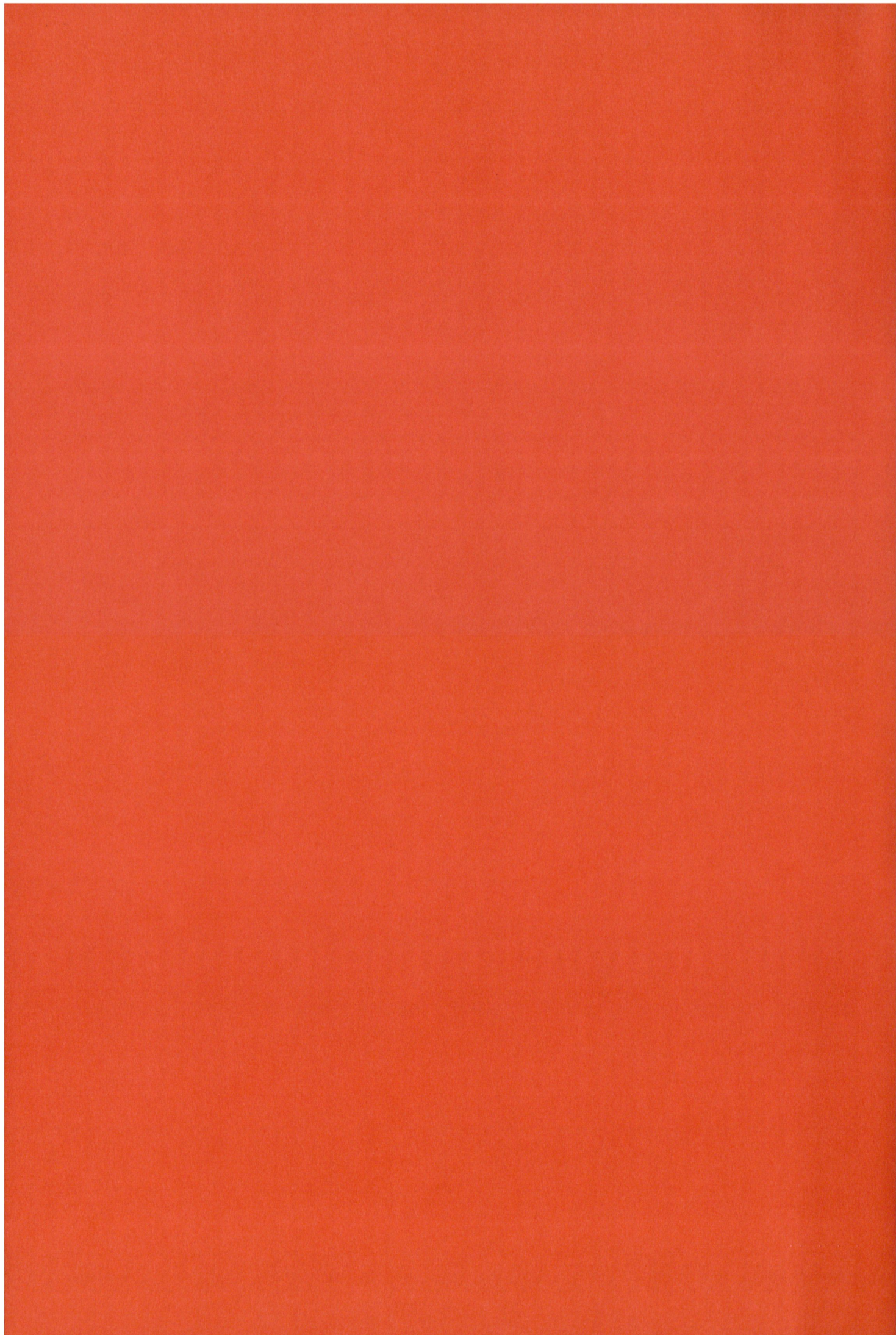
- | -

Michel VANDERHOEVEN

LA TERRE SIGILLEE

Liège, 1984





EG470
X-OFFICE-11



11506470-x

Tous droits de reproduction réservés à l'auteur et à
l'Institut archéologique liégeois, et pour tous pays

LA TERRE SIGILLEE

Michel VANDERHOEVEN

Traduit du néerlandais par Marie-Claire GUEURY



TABLE DES MATIERES

Table des matières	I
Préface	II
Introduction	1
Considérations techniques	2
Typologie	4
Sigles	4
Terre sigillée italique et italo-gauloise	6
Terre sigillée du sud de la Gaule	8
Terre sigillée du centre de la Gaule	12
Terre sigillée de l'est de la Gaule	14
Terre sigillée décorée à la molette	18
Notes	19
Etudes sur la terre sigillée découverte en Belgique et aux Pays-Bas	24
Bibliographie succincte	27
Concordance entre la typologie de Loeschcke (Haltern), de Ritterling (Hofheim) et de Dragendorff	30
Valeur chronologique des formes courantes	31
Table des planches	33

PREFACE

En 1983, l'Institut archéologique liégeois a pris l'initiative d'organiser périodiquement, à l'intention de ses membres, mais aussi des étudiants universitaires et des chercheurs amateurs, des séminaires consacrés à l'étude de thèmes spécifiques relevant de l'archéologie ou des sciences d'appoint de cette discipline.

C'est ainsi que M. Michel Vanderhoeven, Chef de service adjoint au Musée gallo-romain de Tongres et spécialiste de la céramique sigillée, a accepté de nous faire bénéficier de sa longue expérience en la matière et a bien voulu animer trois séances successives, consacrées à la discussion des nombreux problèmes que pose l'étude de la sigillée. Ces séminaires ont rencontré un vif succès.

Pour répondre à la demande de plusieurs participants, l'I.A.L. a accepté de publier, indépendamment de son Bulletin annuel, des "Cahiers" fournissant la synthèse, largement illustrée, des questions abordées au cours de ces séminaires.

Le texte que M. Vanderhoeven a eu l'amabilité de nous remettre a été traduit du néerlandais par Mme Marie-Claire Gueury, que nous remercions vivement pour sa collaboration.

Nous espérons que ce premier numéro des "Cahiers de l'Institut archéologique liégeois" répondra à l'attente de ceux qui s'intéressent à l'étude de la sigillée de nos régions et que la nouvelle collection ainsi inaugurée connaîtra un succès durable.

Pour le Bureau de l'I.A.L.,
Le Président,

Marguerite ULRIX-CLOSSET.

INTRODUCTION

Une céramique rouge, quelquefois très brillante, attire l'attention parmi les nombreux genres de céramique romaine que nous connaissons. On la rencontre en abondance dans tous les musées d'archéologie qui conservent des antiquités romaines. Lors de chaque fouille de substructions romaines, elle apparaît en plus ou moins grande quantité. Cette céramique rouge brillante porte, dans la littérature spécialisée, le nom de terre sigillée, c'est-à-dire marquée d'un sigle.

La céramique sigillée offre au cours du temps des variations de développement de ses formes nombreuses, différentes techniques, une succession de genres de décors et les signatures de milliers de potiers. Cette accumulation de données en fait, avec les inscriptions, le fossile directeur le plus sûr pour l'époque romaine, c'est-à-dire le type d'objet qui apporte le plus de précisions chronologiques.

Cette céramique a une longue histoire, et quantité d'études lui ont été consacrées. Sa diffusion s'est étendue sur tout l'Empire romain : de l'Angleterre à l'ouest au royaume parthe à l'est et des grands fleuves du nord au désert du Sahara au sud. Dans tous les territoires qui ont pratiqué le commerce avec les Romains, on en trouve des témoins; elle est présente en Pologne et jusqu'en Inde.

Le terme "terra sigillata" est généralement adopté dans le monde archéologique pour désigner une céramique brillante, dont la couleur va du rouge à l'orange.

Dans la littérature ancienne, on rencontre beaucoup d'autres appellations, comme "pergaménienne", "arétine", "sagontine" et, en Grande-Bretagne, on utilise encore parfois le terme "Samian Ware" (céramique samienne).

Cette appellation renvoie à l'origine première du nom, dont l'histoire vaut d'être racontée.

"Dans l'antiquité, l'île de Lemnos (en Asie mineure) possédait nombre de carrières qui fournissaient de l'argile rouge et jaune. Avec cette argile, les prêtres de Lemnos préparaient des pastilles auxquelles ils attribuaient un pouvoir curatif. Ils les marquaient avec un sceau à l'image d'une biche, animal consacré à Diane".

On appelait ces petites tablettes "terre de Lemnos" à cause de leur origine, ou "terra sigillata" à cause du sceau. Plus tard, on retrouve le même terme dans les livres médiévaux de pharmaciens. Après la conquête de Lemnos par les Turcs, le commerce des pastilles se poursuivit, mais elles furent munies de marques en caractères arabes.

En Allemagne, au moyen âge, on avait aussi découvert de l'argile rouge et jaunâtre. On comprit immédiatement quel profit on pouvait en tirer et on passa aussitôt à la fabrication et à la vente de tablettes pourvues du même prétendu pouvoir curatif. Il est fort compréhensible que les potiers aient voulu profiter un peu de l'affaire : ils commencèrent à fabriquer des théières avec la même argile. Le thé préparé dans de tels récipients pouvait guérir celui qui en buvait d'une foule de maux, de sorte que cela devint un bon commerce, et que beaucoup de malades ont dû s'en trouver bien.

Dès le XVI^{ème} siècle, sous l'influence de l'humanisme, on allait cultiver l'intérêt pour l'antiquité classique. Ce ne furent pas seulement les monnaies et les statues qui attirèrent l'attention, mais aussi la céramique rouge romaine que l'on compara aux théières rouges et que l'on appela "terra sigillata".

Ainsi, ce nom de "terra sigillata" passa des recueils de remèdes à l'archéologie, où il survit encore (1).

CONSIDERATIONS TECHNIQUES

Dans le monde antique, parmi les centaines de sortes de céramique, la terre sigillée est une réalisation parfaite. Elle est soignée : l'argile est très fine et pure, l'engobe est brillant et forme avec le corps du récipient un tout homogène. L'état de conservation, encore étonnamment bon après 2000 ans, en est la preuve.

La technique de fabrication de la sigillée est tombée dans l'oubli, et les auteurs classiques ne peuvent nous renseigner sur les procédés de fabrication employés par les potiers de l'antiquité.

Pendant ces 25 dernières années, nombre de laboratoires ont effectué des recherches et tenté, à l'aide des moyens modernes disponibles, d'imiter la sigillée, d'autant que l'industrie contemporaine essayait de remettre en usage les anciens procédés de fabrication. Bien que les résultats ne soient pas définitifs, on peut les qualifier de satisfaisants.

La plupart des recherches se rapportent à l'engobe brillant de la sigillée. Le nom qu'on doit lui donner n'a pas fini d'être discuté. Certains ont parlé de vernis, d'autres de glaçure. Ces dernières années, l'usage du terme allemand "Glanztönfilm" s'impose de plus en plus (2).

Le point de départ du "Glanztönfilm" recouvrant la sigillée était une très mince couche d'argile contenant de l'oxyde de fer, de la même nature que celle dont étaient faits les vases. La seule différence de comportement à la cuisson entre l'argile et l'engobe tenait à la finesse de ce dernier, qui se vitrifiait. La bonne qualité de la couche de surface dépendait donc de la finesse de ses éléments constitutifs. Pour

obtenir un bon résultat, les potiers devaient préparer une bouillie répondant à cette exigence : isoler les particules d'argile les plus fines.

On y parvenait en mélangeant environ 30 % d'argile à 70 % d'eau, en ajoutant un peu de charbon de bois et en laissant cette bouillie reposer 8 à 12 heures dans une cuve. On obtenait une sédimentation des particules d'argile; les plus petites seules flottaient encore à la surface de l'eau. Après cette décantation, on laissait couler le tiers supérieur de la cuve dans une seconde cuve; les parties constituantes de l'argile étaient ainsi séparées. Le dépôt d'argile de la première cuve servait à la fabrication des vases, celui de la seconde à l'application du "Glanztonfilm".

Pour fabriquer la vaisselle, les potiers romains employaient le tour ou les moules. On peut ainsi subdiviser les produits sigillés en deux groupes : la vaisselle décorée faite au moule et la non décorée faite au tour.

La fabrication de vases ou de récipients non décorés à l'aide du tour, connu dans l'antiquité depuis longtemps déjà, est simple et ne demande du potier que de l'adresse. En sigillée lisse, la plupart des formes sont simples. On peut suivre assez bien leur développement et en tirer des déductions chronologiques importantes. La plupart des formes non décorées portent, au milieu de la face intérieure du fond, la marque du potier imprimée à l'aide d'un cachet à son nom en terre cuite ou en bois.

Le procédé de fabrication de la vaisselle décorée est plus compliqué : dans la plupart des cas, les décors apparaissent en relief.

Il fallait tout d'abord confectionner un moule, puis le munir d'une décoration en négatif. Le moule lui-même était fait au tour. Ensuite, pour décorer sa face intérieure, le potier ou l'artiste - et on peut bien parler d'artiste au vu de certains décors - chargé de la fabrication des moules employait une série de différents poinçons à figures. Il composait sa décoration à l'aide de ces poinçons qu'il imprimait dans l'argile encore molle.

Pour certains décors, il reliait ensuite ces différents éléments par des lignes tracées en creux dans le moule avec un stylet.

L'argile utilisée pour la fabrication de ces moules est la même que celle qui servait à confectionner la vaisselle. Après application des décors, les moules étaient cuits. Les recherches ont montré que cette cuisson avait lieu à une température oscillant entre 810 et 850° C. Avec cette matrice, le potier pouvait fabriquer ses vases décorés : il estampait l'argile dans le moule, la pressait bien serrée et égalisait au tour la face intérieure du vase.

Lors du séchage de l'argile, grâce à la porosité du moule, l'empreinte rétrécissait et se dégageait de celui-ci; on pouvait ainsi l'extraire facilement. Après cela, au tour, on ajoutait la lèvre et le pied.

A partir de ce moment commençait le difficile processus du séchage. Ce dernier exigeait beaucoup de soin, car la pièce devait sécher lentement et progressivement sur toute sa surface, ce qui exclut un séchage rapide au soleil ou au four. Avant qu'elles soient complètement sèches, les pièces - et ceci vaut aussi pour la sigillée lisse - étaient plongées dans la bouillie de la seconde cuve. On remarque sur beaucoup d'entre elles les empreintes des doigts du potier, sous le pied, là où il les a tenues. Elles étaient ainsi recouvertes d'un film d'argile qui, après cuisson, leur donnait cette couleur rouge à l'éclat caractéristique. A ce stade, on laissait à nouveau les produits sécher complètement avant la cuisson. Celle-ci était particulièrement difficile, car elle devait être bien exécutée : le four devait parvenir à la température minimale de 850 à 1000° C nécessaire pour réaliser la fusion des fines particules du film d'argile avec la masse d'argile des récipients (3).

TYPOLOGIE

Pl. 4 à 6

Dragendorff, le premier, consacra une étude approfondie à la sigillée (4). Il distingua 55 formes différentes, dont la grande majorité sont non décorées. Cette classification est toujours utilisée. Plus tard s'y ajoutèrent une trentaine de formes dénommées d'après ceux qui les identifièrent pour la première fois (5).

Pl. 7 à 12

On doit signaler aussi que la vaisselle en sigillée était principalement employée comme vaisselle de table de luxe; les formes de cruches, mortiers, encriers et lampes sont rares. Dans la vaisselle lisse, on rencontre le plus souvent des tasses et des assiettes de différentes formes et formats. Dans la décorée, on compte une dizaine de formes différentes, entre autres des calices, de grandes écuelles, des tasses coniques et des gobelets hémisphériques.

SIGLES

La production italique et gauloise des deux premiers siècles est pourvue de sigles au nom du potier, la plupart du temps écrit au génitif et accompagné des lettres F(ecit), M(ani) et OF(ficina).

On ne connaît pas encore avec certitude le but exact de ces marques. Ces derniers temps, on a prétendu qu'elles servaient à distinguer les produits de potiers différents lors de l'usage d'un four commun. On a aussi avancé l'hypothèse que c'était une marque d'identification fiscale. Quel qu'il ait pu être leur usage, ces sigles nous font connaître des milliers de potiers et déterminer leurs ateliers ainsi que leurs périodes d'activité.

On trouve quelquefois, sur la vaisselle décorée, les noms de deux potiers. Le premier est placé, comme sur la vaisselle non décorée, au milieu du fond, et le second entre les décors, parfois aussi sous les décors, sur le pied. Le premier sigle indique le potier qui a fabriqué la pièce, le second le fabricant du moule.

Les sigles peuvent être de formes différentes. Au début de l'industrie de la sigillée, et plus spécialement en Italie, ils sont le plus souvent en deux parties superposées et donnent quelquefois ensemble le nom du propriétaire de l'atelier et celui de l'esclave qui fabriquait les pièces, et quelquefois les trois nomina du propriétaire. On a par exemple CN. ATEIVS/ZOILI (CN. ATEIVS est le nom du patron de l'atelier et ZOILVS celui de son esclave) ou M. PERENNIVS TIGRANVS. Dans certains ateliers italiens, comme par exemple ceux de ATEIVS, CORNELIVS, PERENNIVS, TETTIVS et TITIVS, plus de vingt esclaves étaient en activité. Plus tard, ceux-ci, affranchis par leurs maîtres, pouvaient exploiter leur propre atelier. Ce fut le cas notamment pour des esclaves d'ATEIVS.

Ces noms font apparaître que les fondateurs de l'industrie de la sigillée italienne furent des Grecs. L'atelier le plus célèbre fut bien celui de PERENNIVS, dont la plupart des esclaves portaient des noms grecs, comme EROS, MENOPHILVS, NICEPHORVS, PHILEMO et PYLADES. Ils sont connus pour les magnifiques calices décorés qu'ils ont fabriqués. Les motifs qu'ils utilisent sont le plus souvent empruntés aux mythes héroïques de la guerre de Troie ou à l'univers des divinités gréco-romaines. Le tout était encadré de beaux éléments décoratifs : palmettes, guirlandes, masques, etc. C'est de cet atelier que provient la plus belle céramique sigillée jamais produite.

Plus tard, à la fin du règne d'Auguste et pendant celui de Tibère, une autre forme de sigle apparaît, très courante en Italie et dans les provinces orientales : le nom est inséré dans une "planta pedis". On trouve très rarement ce type de sigle dans nos régions. A cette époque déjà, les potiers du sud de la Gaule dominaient le marché du nord. Ceux-ci utilisaient, comme l'ont fait plus tard avec de petites différences ceux qui s'établirent dans le centre et l'est de la Gaule, des sigles rectangulaires et parfois aussi une rosette.

TERRE SIGILLÉE ITALIQUE ET ITALO-GAULOISE

C'est dans le monde hellénistique oriental que réside l'origine de l'industrie de la sigillée : au second siècle avant J.C. déjà, une céramique à "Glanztonfilm" y fut fabriquée. Elle se répandit largement en Italie et dans les provinces romaines, jusqu'aux 4^{ème} et 5^{ème} siècles après J.C. Parmi ces précurseurs - pour autant que ce terme soit exact - de la sigillée provinciale, on reconnaît des séries de céramiques que l'on subdivise en hellénistique, romaine d'occident et italique. On parle aussi de produits pergaméniens et samiens.

Pl. 13

Les bols dits mégariens constituent un type important de céramique, qui a eu une grande influence sur la sigillée décorée ultérieure. Il s'agit d'un groupe de bols décorés de motifs divers au moyen d'un moule. Ils diffèrent beaucoup entre eux par la couleur et l'engobe, et quelques-uns seulement peuvent être classés dans la catégorie des céramiques à "Glanztonfilm". Nous ne traiterons plus amplement que de ces derniers. Une très belle collection de bols mégariens est conservée au Rijksmuseum van Oudheden à Leiden (6). Ils n'ont jamais été trouvés dans nos régions mais, comme on l'a dit, nombre de leurs éléments décoratifs apparaissent à nouveau sur les sigillées postérieures du sud de la Gaule.

On distingue deux groupes de bols mégariens : les hellénistiques et les italiques. Les plus anciens paraissent avoir été fabriqués à Athènes, aux environs de 275 avant J.C. Ils se répandirent à travers le monde hellénistique oriental, jusqu'aux îles de la Méditerranée orientale, en Asie, en Crimée, à Alexandrie et parvinrent plus tard en Italie centrale. Nombre d'ateliers locaux produisirent des gobelets de ce type. Tous ont eu leur histoire, avec des périodes de prospérité et de décadence.

L'unanimité n'est pas faite sur l'origine de la forme et des différents éléments décoratifs de ces bols; la plupart sont des imitations de vaisselle en argent.

Les bols mégariens italiques ont été fabriqués en Italie centrale et, c'est là aussi qu'on les a retrouvés. Ils manquent ou sont rares au nord des Apennins et au sud de Rome. Leur datation est encore incertaine. On admet qu'ils ont été produits depuis le début du 2^{ème} siècle jusqu'au milieu du 1^{er} siècle avant J.C. Ils disparaissent, comme les bols hellénistiques, dès l'apparition de la sigillée italique la plus ancienne, sous le principat d'Auguste.

La sigillée italique, dont de nombreux fragments ont été retrouvés en Belgique, fut fabriquée en quantité industrielle dès le règne d'Auguste jusqu'au début du 2^{ème} siècle. Les principaux centres de production sont Puteoli, dans le sud de l'Italie et Arezzo, en Toscane, une petite ville au sud-est de Florence. On fabriqua aussi de la sigillée à Pise. C'est à Arezzo qu'eut lieu pour la première fois une fabrication massive, telle qu'on peut parler d'une véritable industrie de la sigillée. Ces produits furent répandus dans tout l'empire Romain, à tel point que l'on trouve de la sigillée arétine en Espagne, dans toute la Gaule romaine jusqu'en Angleterre et dans le Proche-Orient.

Pl. 2 Très tôt, ces fabriques devinrent célèbres; Arezzo a probablement la primeur pour la fabrication de la sigillée et Pline (Hist. Nat. 35. 160 - 161) écrit : "Maior pars hominum terrenis utitur vasis. Retinent hanc nobilitatem et Arretium in Italia, et calicum tantum Surrentum, Hasta, Pollentia, in Hispania Saguntum, in Asia Pergamum. Habent et Trallis ibi opera sua et in Italia Mutina".

On peut dater de la deuxième décennie avant J.C. la plus ancienne sigillée arétine que nous ayons retrouvée en Belgique et aux Pays-Bas. Cette sigillée italique, dont la fabrication commence aux alentours de 30 avant J.C., est d'une grande importance pour la connaissance de la romanisation de nos régions au Haut-Empire. Elle a une valeur chronologique considérable. Elle peut, avec les informations fournies par les auteurs classiques, nous donner une image des endroits qui ont joué un rôle dans les événements de la Gaule du nord pendant les règnes d'Auguste et de Tibère, entre autres dans la politique de conquête de la Germanie par Auguste.

Pl. 11 Sans vouloir trop entrer dans des détails qui sortent du cadre de ce travail, nous reviendrons un moment sur l'importance de la première sigillée italique importée dans nos régions. Comme on l'a dit déjà, elle a une grande valeur chronologique. Loeschcke, pour son étude de la sigillée italique de Haltern, l'avait subdivisée en quatre services. Chacun comportait un calice décoré, une tasse, un plat et une assiette non décorés. Il avait attribué à chaque service une valeur chronologique (7). Plus tard, un archéologue suisse a élaboré une chronologie plus affinée et subdivisé le service I de Loeschcke en services Ia, Ib et Ic (8). Chacune de ces subdivisions se succède chronologiquement, avec des périodes de chevauchement : Ia est le plus ancien et Ic le plus récent.

Pl. 3, 13

Quand on sait aussi que le service Ia a été en usage vers 15-10 avant J.C., le service Ib vers 10 avant J.C. et le Ic dès les environs de 5 avant J.C., on comprend quelle aide importante peut apporter la présence d'un tel matériel. On comprendra aussi que, pour une sigillée si précoce, non seulement les tessons, mais aussi les sigles soient considérés comme importants. On ne perdra pas non plus de vue que la

quantité de matériel étudiée statistiquement en fonction de sa datation doit être prise en considération dans l'étude de la sigillée la plus ancienne. Il faut encore signaler qu'on a trouvé en Rhénanie, entre autres à Neuss, de la sigillée italique plus ancienne que celle appartenant au service Ia. Celle-ci fait défaut jusqu'à présent en Belgique et aux Pays-Bas. Mentionnons la présence de sigillée italique aux Pays-Bas, notamment à Heerlen, Maastricht, Nijmegen, Ubbergen et Vechten, et en Belgique, notamment à Asse, Elewijt, Tongeren, Velzeke, Namur, Braives et Liberchies (9).

Dès la fin du règne d'Auguste, une décadence économique certaine commença dans les fabriques italiques. Des potiers vinrent se fixer dans le sud de la France, ce qui signifiait, pour cette région, le début d'une industrie très florissante. On a récemment découvert à Lyon, des dépotoirs d'ateliers en activité pendant le règne d'Auguste (10). Cette découverte confirme l'hypothèse de l'existence, en Gaule, au début de notre ère, de fabriques qui produisaient de la sigillée italique. Suivant les techniques, certaines de ces fabriques pouvaient être des succursales des fabriques arétines, et il est très probable qu'elles travaillaient principalement pour les légions stationnées sur le Rhin. On ne peut admettre qu'ait été importée d'Italie une quantité de sigillée aussi considérable que celle trouvée dans le nord de la Gaule et dans les camps des légions le long du Rhin et en Germanie. Le grand nombre de sigles, plus précisément ceux d'ATEIVS et de ses affranchis, découverts dans les provinces du nord et absents en Italie, indique une origine et des fabriques provinciales (11).

TERRE SIGILLÉE DU SUD DE LA GAULE

D'autres centres, connus depuis longtemps, sont ceux du Tarn, plus précisément La Graufesenque, Montans et Banassac (12). Leurs produits faisaient concurrence à ceux des centres italiens et submergèrent la Gaule et l'Europe de l'Est pendant tout le premier siècle. Les fabriques de Lezoux, dans le centre de la Gaule, ont aussi produit très tôt de la sigillée (13).

Les fabriques italiennes ont encore travaillé jusqu'à une époque indéterminée dans le second siècle. Jusqu'à présent, on n'a pas trouvé dans nos régions leurs produits les plus récents (14).

La sigillée provinciale d'Occident, dont les ateliers sont localisés dans le sud, le centre et l'est de la Gaule, et qui fut produite aussi en Espagne, Grande-Bretagne, Pannonie et Rétie, est la mieux connue. Son histoire, très compliquée, s'étend sur quatre siècles.

Nombre d'écoles de potiers se formèrent, qui nous sont bien connues par leur style particulier. Elles ont produit en grande quantité et leur production fut répandue dans tout l'Empire.

On a consacré à cette sigillée d'Europe centrale et occidentale d'innombrables études et nous connaissons dans les grandes lignes son origine et son évolution. Mais tous les jours de nouvelles données apparaissent, qui fournissent parfois une autre image de ce qu'on connaissait ou supposait. On avait toujours pensé, par exemple, que l'industrie de la sigillée s'était déplacée du sud vers le nord, que les potiers d'Arezzo étaient venus dans le sud de la Gaule, et que, plus tard, l'industrie s'était déplacée vers le centre, puis vers l'est de la Gaule. Cette image logique et simple n'est hélas pas exacte et les problèmes sont beaucoup plus compliqués. Les dernières découvertes ont montré que des centres tardifs, par exemple Lezoux dans le centre de la Gaule, ont travaillé beaucoup plus tôt qu'on ne le supposait, et que d'autres centres précoces, par exemple Montans dans le sud de la Gaule, étaient encore actifs plus tard qu'on ne le pensait.

Pl. 14
(1 - 5)

Aux environs de 10-15 après J.C., à Montans (et/ou ailleurs dans le sud de la Gaule), des potiers commencèrent à fabriquer de la céramique sigillée décorée et non décorée. Ils étaient encore sous l'influence de la sigillée italique et fabriquaient notamment des calices décorés (Drag 11) et des bols à paroi carénée (Drag 29). Ces bols, malgré leur caractère primitif (une petite lèvre et une certaine maladresse dans les décors), montrent déjà leur propre tendance stylistique. Celle-ci se déploiera plus tard en un style purement gaulois qui suivra sa propre voie et se distanciera du style traditionnel gréco-romain.

Pl. 15
(1 - 3)

La forme des sigles révèle elle aussi une tradition arétine. Cette première sigillée gauloise ne fut pas fabriquée longtemps à Montans et, autour des années 20-30, l'industrie de la sigillée prit une grande extension dans le sud de la Gaule. Les potiers installés dans cette région commencèrent à fabriquer de la sigillée décorée en grande quantité et selon leur propre style. Même s'ils utilisaient encore quelques éléments décoratifs existant déjà antérieurement sur les bols mégariens, et d'autres employés sur la sigillée italique, ils suivaient leur propre voie.

Le style de ces différents bols (entre autres le Drag 29 et le Drag 30) est immédiatement reconnaissable à la richesse de la décoration. De nombreuses sortes de feuilles et de fleurs s'entrelacent sur toute la surface, et des branches élégantes s'y développent. La croix de saint André est aussi très typique et particulière à la sigillée du sud de la Gaule. Les emplacements vacants entre les décors complexes sont remplis d'animaux de toutes sortes (lapins, oiseaux, lions et chiens). On trouve aussi parmi les décors quelques figures humaines (gladiateurs, dieux et déesses empruntés au Panthéon romain).

On connaît par leurs noms environ trois cents potiers qui ont travaillé dans les ateliers du sud de la Gaule : à la Graufesenque, environ 220, à Montans, une soixantaine et à Banassac, une vingtaine.

Les potiers les plus anciens connus du sud de la Gaule, comme Aquitanus, Bilicatus, Catilus, Maccarus, Senico et Volus, étaient principalement gaulois. D'autres, comme Acutus, Albinus ou Ingenuus, peuvent avoir été gaulois ou italiens, mais aucun d'entre eux n'a signé de son praenomen romain, comme il était d'usage sur la céramique italique. En aucun cas il n'y avait de Grecs.

Nous ne savons rien de leur origine, ni de l'endroit où ils ont appris l'art de la céramique. En tout cas, leurs noms et la réalisation technique des formes et des décors sont gaulois. La céramique rouge à "Glanztonfilm" fabriquée sur un territoire où elle était jusqu'alors inconnue est elle aussi purement gauloise.

Certains auteurs croient voir dans l'apparition de l'industrie de la sigillée dans le sud de la Gaule une continuation de traditions du La Tène final. Un art de la céramique a dû apparaître, en conjonction avec les fortes influences romaines qui s'imposaient dans ces régions dès la fondation de la "Provincia narbonensis". Il est utile d'ajouter que de nombreuses divergences de vue surgissent à propos de cette hypothèse.

Comme on l'a dit, l'emplacement de production le plus ancien de la première sigillée gauloise doit être Montans. Aux environs de 25-30 après J.C., quelques potiers ont dû s'établir à La Graufesenque. Ils ont employé les mêmes techniques de décoration qu'à Montans, de sorte qu'il est pratiquement impossible de distinguer les produits de ces deux centres.

Au début de son activité, Montans a surtout trouvé des débouchés dans le sud-ouest de la France. Plus tard, ce centre a aussi effectué des livraisons en Espagne, en Grande-Bretagne et dans le nord de la Gaule.

Avec La Graufesenque, l'industrie de la sigillée commence à se développer à grande échelle. Les produits des différents ateliers sont répandus en grand nombre dans toute la Gaule. Leur fabrication de sigillée décorée et lisse s'effectue en telle quantité qu'on est en droit de dire que La Graufesenque fut, pendant la seconde moitié du 1er siècle, le centre de production le plus important, non seulement de la Gaule, mais de l'Empire tout entier.

Pl. 14
(1 - 3)

La décoration primitive, telle que nous la connaissons à Montans, est absente à La Graufesenque. La Graufesenque est caractérisée en outre par un développement croissant des décors qui s'affirment élégants, avec de très beaux reliefs, pendant la période florissante de son activité. Cette période que marque aussi un fort éclat du "Glanztonfilm", couvre les règnes de Claude et de Néron (37 - 68 après J.C.). A cette époque, la forme récente Drag 37 n'était pas encore connue. La production en masse et l'exportation atteignaient leur point culminant.

Par suite de cette production massive, nous assistons, aux environs de l'année 65 après J.C., à une lente modification des décors et à une simplification des formes. Les tiges élégantes et les belles feuilles découpées sont remplacées par des décors en panneaux triangulaires et rectangulaires. Peu à peu, les motifs végétaux disparaissent et sont remplacés par des animaux et des personnages (15).

P1. 16
(1 - 2)
(3 - 8)

A la fin du règne de l'empereur Néron (54-68 après J.C.), vient une période de transition, marquée par l'apparition d'une forme décorée, le Drag 37, qui va supplanter la forme Drag 29. A la fin du 1er siècle, cette dernière ne sera plus fabriquée. Durant tout le second siècle, les centres plus tardifs du centre et de l'est de la Gaule produiront principalement le Drag 37.

A partir de 85 après J.C., jusqu'au début du second siècle, nous assistons à la période de décadence des fabriques du sud de la Gaule. Les décors antérieurs sont remplacés par une division en panneaux limités par des lignes en zig-zag, et on emploie presque exclusivement les figures humaines et animales.

Un troisième centre dans le sud de la Gaule fut Banassac, dont seule une petite partie a été fouillée jusqu'à présent. Les activités de Banassac doivent avoir commencé pendant le règne de Néron. Tous les potiers de ce centre connus jusqu'à maintenant ont aussi travaillé à La Graufesenque. La forme décorée Drag 29 y est rare, le Drag 30 est plus fréquent et c'est le Drag 37 qu'on fabrique le plus.

Un élément typique à Banassac est l'apparition, sur les coupes Drag 37, de devises en grandes lettres capitales, telles que : Veni ad me amica, Cervesa reple, Treveris (of Remis) feliciter.

On ne connaît presque rien de l'organisation interne des ateliers du sud de la Gaule, non plus que de ceux plus tardifs du centre et de l'est de la Gaule. Il va de soi qu'on a fabriqué dans ces centres de la céramique de grande qualité et qu'on a pratiqué une exportation massive. Il s'agit d'industries importantes, qui occupaient constamment un personnel nombreux et étaient à l'origine d'un commerce florissant. Ces centres devaient donc compter un grand nombre de potiers qui employaient un nombre encore plus grand d'ouvriers de diverses catégories. Il y avait les maîtres, ou les propriétaires des ateliers, que nous connaissons par leurs sigles. Dans les ateliers, d'autres fabriquaient de la sigillée décorée ou non décorée, et d'autres encore produisaient les deux sortes de sigillée.

Pour la fabrication des moules, on pouvait faire appel à différents ouvriers spécialisés : celui qui confectionnait et vendait ensuite des poinçons isolés, celui qui les achetait et, à l'aide de ces figures, mettait en place la décoration

dans le moule. Quant au moule lui-même, qui était fait au tour, on pouvait le faire réaliser par un homme de métier habile. Un moule ne devait pas non plus être toujours le produit du travail de personnes différentes. Il pouvait aussi être l'oeuvre d'un seul qu'on appelait alors le maître-potier. Il y a également quantité de cas de collaboration entre deux potiers, en quelque sorte d'associations. Un commerce de moules pouvait aussi en découler. Nous savons que différents potiers faisaient usage d'un même four. Ceci soulève à nouveau d'autres questions : qui était le propriétaire de ces fours ?, qui les construisait et les entretenait ? d'où venait le bois pour les chauffer ?, qu'en était-il des fosses à argile ?, le potier en était-il propriétaire ou devait-il acheter son argile à un tiers ?, comment se faisait l'organisation de la comptabilité ? Beaucoup de ces questions restent jusqu'à présent sans réponse. Elles laissent en tout cas entrevoir une organisation complexe (16).

TERRE SIGILLÉE DU CENTRE DE LA GAULE

Le transport des produits du sud de la Gaule vers le nord lointain occasionnait des frais élevés, et les bris de pots en chemin devaient être nombreux. Pour apporter quelque amélioration à cet état de choses, certains potiers du sud de la Gaule vinrent s'installer dans le centre de la Gaule, et plus précisément là où des potiers étaient déjà en activité, dans la vallée de l'Allier surtout. Dans cette région, on connaît principalement Lezoux, Vichy, Lubié et Martres-de-Veyre.

Le centre le plus important, et aussi le plus connu, est Lezoux, à 25 kilomètres à l'est de Clermont-Ferrand, avec plus de cinq cents potiers recensés. Déjà avant l'arrivée des Romains, des potiers étaient installés à Lezoux, et c'est aux environs des années 10-15 après J.C. qu'on commença à y fabriquer de la sigillée. Pendant tout le premier siècle, Lezoux n'a pratiquement joué aucun rôle. La production y était peu importante et les potiers n'y étaient pas nombreux. Il n'y avait pratiquement pas d'exportation, et les produits qui parvenaient dans le nord étaient très rares. Personnellement, je ne connais en Belgique que cinq fragments, quatre provenant de Tongeren et un de Braives. Les potiers de Lezoux produisaient au début les formes Drag 11 et Drag 29. Les décorations sont identiques à celles de La Graufesenque, au point que seule la couleur plus orangée du "Glanztonfilm" permet d'identifier cette production.

C'est seulement vers l'année 100 après J.C. qu'on commença, dans le centre de la Gaule, à pratiquer l'exportation à grande échelle. La nouvelle forme Drag 37 fut produite en grande quantité durant tout le cours du second siècle et encore dans le début du troisième siècle.

Dans le centre de la Gaule, de nouvelles décorations font leur apparition et on crée une importante série de nouveaux éléments, notamment des figures humaines et animales. Les produits du début du second siècle trahissent encore une influence du sud de la Gaule dans le style et les éléments décoratifs. Pour la sigillée décorée du centre de la Gaule, les problèmes d'identification résident ailleurs que pour la sigillée du sud. La plupart des bols décorés ne sont pas signés. Si un nom de potier est présent, c'est le plus souvent parmi les décors, ou quelquefois sur le pied, en-dehors de la décoration. Le nom est fréquemment gravé dans le moule en écriture cursive. On suppose que les potiers du centre de la Gaule faisaient un travail plus individuel. Ils développaient chacun leur propre style et influençaient peu leurs contemporains.

Bien que la plupart des noms de potiers nous restent inconnus, il est possible à l'aide de décors et de poinçons particuliers de donner une attribution précise à certaines de leurs productions. Pour distinguer les potiers entre eux, on leur a donné des noms conventionnels, par exemple le potier X1, X2, X3, etc., ou "le maître au casque et au bouclier" ou encore "le maître à la rosette". Ces dernières années, on a appris le nom de quelques-uns d'entre eux, jusqu'alors anonymes, grâce entre autres à l'étude de Terrisse (17).

Parmi plus de cent-septante maîtres-potiers qui ont fabriqué de la sigillée décorée, quelques-uns attirent l'attention : ils ont eu une influence très forte, et ont marqué de leur empreinte le développement du style décoratif de la sigillée du centre de la Gaule.

A cet égard, LIBERTVS notamment, qui a travaillé aux environs de 100-120 après J.C., a joué un rôle considérable. Il a fabriqué avec un égal bonheur de la céramique à "Glanztonfilm" rouge et noire. Les figures qu'il a gravées en grand nombre sont de haute qualité. C'est aussi lui qui a apporté aux formes une grande variété. Sa manière se caractérise par l'usage d'un style dit "libre", dans lequel les figures sont placées séparément, sans lien entre elles.

P1. 16
(3, 5)

CINNAMVS est le second potier du centre de la Gaule dont les produits ont dominé les marchés gaulois (environ 150-190 après J.C.). Lui aussi attire l'attention par la richesse de ses décors. Ceux-ci se caractérisent par de grands rinceaux élégants chargés de feuilles. Ses motifs favoris sont aussi des scènes de chasse composées de toutes sortes d'animaux.

Sur la sigillée du centre de la Gaule, de nouvelles techniques de décoration apparaissent qui n'étaient pas en usage dans le sud. Le décor dit "appliqué" consiste à utiliser des figures préfabriquées en les appliquant sur la paroi de la vaisselle au moyen d'argile fluide. On a produit aussi, dans le centre de la Gaule, à partir des années 150 après J.C., de la vaisselle à décor incisé. Les parois de gobelets en forme de bols ou de coupes sont décorées d'incisions creusées en V. Les motifs sont le plus souvent des feuilles et des étoiles.

Ce type de céramique n'était jamais muni de sigle, de sorte qu'on ignore tout des producteurs de ce genre de décoration.

Une autre façon d'agrémenter de décorations une vaisselle déjà confectionnée est l'usage, pour former des figures de toutes sortes, d'une bouillie d'argile, la barbotine. Cette technique, pratiquée depuis longtemps, connut un grand développement chez les potiers du centre de la Gaule. Elle avait déjà été utilisée dans le sud de la Gaule pour décorer des bords d'assiettes de feuilles lancéolées. A Lezoux, et plus tard aussi dans les ateliers de l'est de la Gaule, on employa des motifs plus élaborés, comme des figures humaines et animales. La sigillée décorée au moyen de cette technique ne porte pas non plus de sigle.

TERRE SIGILLÉE DE L'EST DE LA GAULE

La demande en sigillée sur le limes du Rhin eut pour conséquence la création d'une industrie de la sigillée dans les régions orientales de la Gaule. Certains potiers du centre de la Gaule se déplacèrent vers l'est et vers la région du Rhin où, pendant le second siècle, nombre de centres se formèrent et eurent une activité de grande production. Les problèmes posés par les ateliers de poterie de l'est de la Gaule sont complexes et loin d'être résolus.

Ces centres de l'est n'ont généralement pas fourni de la sigillée de haute qualité, et leurs potiers étaient peu créatifs. Ils ont imité le style et les motifs décoratifs des fabriques du centre de la Gaule et continué le commerce de la sigillée sans rompre avec les techniques existantes et en usage.

Le grand problème, à propos des potiers de ces fabriques, est la confusion apportée par leurs continuels changements d'ateliers. Pour donner un exemple, quand nous avons des pièces d'un CINTVGNATVS, dont des sigles ont été trouvés dans cinq centres différents, nous ne savons pas si ceux-ci sont d'un seul et même artisan. Quand il s'agit de sigillée décorée, la question suivante se pose : le potier qui a fabriqué le moule a-t-il travaillé dans différents centres ou a-t-il pratiqué le commerce des moules et vendu à des collègues actifs dans d'autres centres ?

En tout cas, ces mouvements en tous sens de noms et d'influences révèlent une grande instabilité de personnel dans les centres de l'est de la Gaule. Les potiers devaient jouir d'une grande liberté de mouvement, mais nous connaissons trop peu l'organisation de cette industrie pour en parler beaucoup

avec certitude. Même la question de l'emploi d'esclaves n'est pas résolue. Nombre de potiers ne marquaient pas leurs produits de leur nom. Ceci occasionne, pour la sigillée décorée, de grandes difficultés de détermination. Attribuer des produits à l'un ou l'autre centre à l'aide de petits détails de décoration est réellement un travail de détective. Ne parlons donc pas encore d'attributions à des potiers.

Les ateliers connus dans l'est de la Gaule sont :

1. Luxeuil (Haute-Saône, France) semble être une des plus anciennes fabriques de l'est de la Gaule. Nous en savons très peu de choses. Les influences de Martres-de-Veyre et de Chemery-Faulquemont y ont été indéniables. On remarque aussi, sur la sigillée décorée, des influences de grands potiers du centre de la Gaule, notamment BVTRIO et LIBERTVS (18).

2. Chemery-Faulquemont (Moselle, France). Ce centre est particulièrement célèbre à cause de deux potiers : SATTO et SATVRNINVS. On a longtemps épilogué à propos de ces potiers. On a pensé que, derrière ces deux noms, se cachait un seul et même potier, ou que SATVRNINVS aurait été le père de SATTO. Les dernières recherches ont démontré qu'il s'agissait réellement de deux potiers distincts, qui ont travaillé à divers endroits dans la région de la Moselle et en Allemagne. Leur collaboration était si étroite qu'on ne peut pratiquement pas distinguer l'une de l'autre de leur céramique décorée. Leurs décors montrent si nettement une influence de Lezoux qu'on se demande s'ils ne sont pas originaires du centre de la Gaule. Les produits de ces deux potiers furent diffusés sur un territoire allant de l'Autriche au mur d'Hadrien en Grande-Bretagne. Les décors de leurs céramiques sont pour la plupart en style libre et montrent des scènes de chasse et des tableaux de la vie quotidienne, souvent la récolte du raisin et les vendanges. A l'époque romaine déjà, la région de la Moselle était renommée pour son vin. La légende de Polyphème apparaît également assez souvent.

D'autres potiers, qui nous sont inconnus, ont aussi travaillé dans ce centre. La littérature spécialisée les désigne comme le "maître au casque et au bouclier" par exemple, ou encore le "maître à la rosette". Ces deux potiers ont aussi travaillé dans le centre de la Gaule (19).

3. Mittelbronn et Boucheporn (Moselle, France). Comme nous l'avons dit, SATTO, SATVRNINVS et d'autres potiers de Chemery-Faulquemont n'ont pas travaillé uniquement à cet endroit. Ils ont fondé ou aidé à fonder d'autres ateliers, entre autres Boucheporn et Mittelbronn. Pour ces centres, on conseillera les ouvrages récents de M. M. Lutz. Les caractéristiques qu'il met en évidence pour ces ateliers concordent, dans les grandes lignes, avec ce que nous avons dit au chapitre précédent (20).

4. Blickweiler et Eschweilerhof (Sarre, Allemagne). Dans ce groupe d'ateliers, on a trouvé le sigle de SATTO seul, sans celui de SATVRNINVS. Son activité y fut de très courte durée et on peut la situer vers 125-130 après J.C. Aux environs de 135 après J.C., AVSTRVS, un potier du centre de la Gaule, vient travailler dans ces ateliers. Une douzaine de potiers ont été en activité à côté des deux précédents et leurs noms nous restent jusqu'à présent inconnus. On a encore reconnu la production, peu avant la disparition de ces fabriques, d'un autre groupe de quatre ou cinq potiers, qu'on appelle le groupe d'AVITVS. Les coupes décorées de ces différents potiers ressemblent beaucoup à celles de Lezoux et on peut difficilement les en distinguer. Vers 160 après J.C., les ateliers de Blickweiler et Eschweilerhof semblent avoir été abandonnés; plusieurs potiers émigrèrent à Rheinzabern, et d'autres à Trier (21).

5. Heiligenberg (Bas-Rhin, France). Vers les années 100-125 après J.C., quelques potiers, parmi lesquels IANVS et CIBISVS, s'y établirent, venant probablement du centre de la Gaule. D'autres potiers, comme CERIALIS ou REGINVS, ont aussi travaillé dans ce centre. Les potiers ne restaient pas toujours au même endroit : certains se déplacèrent vers Rheinzabern ou Westerndorf ou quittèrent ces deux centres pour Heiligenberg. Plus que tout autre, ce centre rend compte du caractère itinérant des potiers de l'est de la Gaule, de leurs déplacements continuels d'un atelier à un autre, à la recherche d'endroits qui leur convenaient, aussi près que possible de leurs débouchés (22).

6. Ittenweiler (Bas-Rhin, France). Une quarantaine de potiers de ce centre sont identifiés. Sept d'entre eux venaient de Lavoye. L'origine de dix autres nous est inconnue, et seize d'Ittenweiler émigrèrent à Rheinzabern. Seuls VERECVNDVS et CIBISVS ont fabriqué de la sigillée décorée. De ce dernier, nous savons aussi qu'il quitta, vraisemblablement vers 130 après J.C., Ittenweiler pour Rheinzabern, puis pour Mittelbronn, où il travailla avec SATTO.

7. Trier (Allemagne). De ce centre, nous connaissons notamment trois groupes importants de potiers. Le premier est un groupe de potiers inconnus, dont les décors révèlent une forte influence du centre de la Gaule ainsi que des contacts avec SATTO.

Ce groupe doit avoir travaillé à peu près de 130 à 150 après J.C. Un second groupe, dit groupe de DEXTER-CENSOR-CRICIRO-MAIIAAVS, qui a travaillé à peu près de 175 à 225 après J.C., est caractérisé par la mauvaise qualité de ses produits. Le troisième est le groupe d'ALPINVS, contemporain du précédent, mais indépendant (23).

8. Rheinzabern (Rheinland-Pfalz, Allemagne). De tous les centres de producteurs de sigillée de l'est de la Gaule, celui-ci est bien le plus grand et le plus important. Plus de 270 potiers nous sont connus, qui fabriquèrent aussi bien de la vaisselle décorée que de la non décorée. La sigillée

est encore de haute qualité et nombre de potiers ont réalisé un travail encore créatif.

On admet que Rheinzabern fut fondé par IANV(ARIVS), qui venait de Luxeuil et de Heiligenberg. Il fut suivi par REGINVS I, qui travaillait précédemment à Blickweiler, Heiligenberg et Ittenweiler. Ensuite vinrent encore nombre d'autres potiers, dont COMITIALIS, PRIMITIVVS, VICTOR, etc. Ces derniers faisaient partie d'un groupe tardif, qui fut le plus productif de Rheinzabern.

Vers l'an 260 après J.C., Rheinzabern fut détruit par l'invasion des Alamans. On est en droit de dire que ceci signifiait la mort de l'industrie gauloise de la sigillée. En Argonne (cf. infra), on a encore produit de la sigillée, mais plus jamais dans la tradition que nous avons appris à connaître dès le règne d'Auguste (24).

9. Westerndorf (Bavière, Allemagne). Ce centre semble avoir été colonisé par des potiers venant de Rheinzabern. On distingue trois groupes principaux dans cet atelier, celui de COMITIALIS, celui de ONNIORIX et celui de HELENIVS. Ce dernier rassemblait 23 potiers. On rencontre rarement dans nos régions la céramique produite dans ce centre.

Ces potiers, dont les produits les plus anciens doivent être datés des environs de 150 après J.C., ont essentiellement approvisionné les provinces de l'est (25).

On connaît encore des centres de production dans les environs de Stuttgart (Allemagne), notamment à Kräherwald (26) et entre Weiblingen et Bernstein (27).

10. Lavoye et les ateliers de la forêt d'Argonne (France).

On a découvert un grand nombre d'emplacements de fours, où fut fabriquée notamment de la sigillée, sur le vaste territoire de la forêt d'Argonne, à l'ouest de Verdun.

Certains ateliers ont produit de la sigillée jusqu'à une période avancée du 4^{ème} siècle. On distingue deux phases dans les produits de ces centres : ceux du second siècle et ceux du quatrième siècle.

Les sites d'activité pour les deux périodes sont Lavoye, Avocourt et les Allieux. Pont-des-Reimes n'a produit qu'au second siècle. Aubréville, Pont-des-Quatre-Enfants et Chatel-Chéhéry en Vauquois n'ont produit qu'au quatrième siècle. Une centaine de potiers ont travaillé dans cette région pendant le second siècle et une partie du troisième. Ils ont fabriqué de la vaisselle décorée et non décorée. Une quarantaine d'entre eux n'ont visiblement travaillé nulle part ailleurs. On rencontre les autres dans plusieurs ateliers, à Lezoux, d'où ils venaient probablement, et à Ittenweiler, Rheinzabern, Trier et Westerndorf où ils émigrèrent. De nombreux éléments décoratifs trahissent des influences de La Madeleine et Chemery-Faulquemont. La quantité de poinçons est très réduite et les potiers ont montré très peu de fantaisie dans la composition des décors.

En Argonne, un potier, qui nous est inconnu, introduisit une nouveauté. Il se spécialisa surtout dans la fabrication de gobelets cylindriques en céramique gris-bleu. Ceux-ci ont peu de qualités artistiques. Ils étaient fabriqués au moyen de moules à deux valves (28).

Dans cette région, une industrie céramique fondée sur d'anciennes traditions gallo-belges existait aussi et fut à la base d'une prospérité renouvelée de l'industrie de la sigillée.

TERRE SIGILLÉE DÉCORÉE À LA MOLETTE

Après la conquête de la rive droite du Rhin par les Germains vers 260 et la grande invasion de 276, une interruption a dû se produire dans l'industrie de la sigillée en Argonne. On n'en a pas de preuve directe. En tout cas, il est certain que le procédé classique de décoration disparaît dans la seconde moitié du troisième siècle. La cause doit-elle être imputée à l'invasion des Germains ou à d'autres facteurs indéterminés ? La question n'est pas résolue.

p1. 23 à 28

Dès 320-325, dans nombre d'endroits de cette région, on fabriqua de la sigillée d'un genre nouveau. On produisait maintenant un bol simplifié, dérivé du Drag 37. Il était décoré au moyen d'une molette qui imprimait sur la paroi extérieure des bandes horizontales de motifs géométriques. Cette décoration apparaît aussi sur des formes traditionnellement non décorées. La couleur de l'argile cuite est devenue orange et l'engobe est de qualité beaucoup moins bonne. Les sigles ont totalement disparu. La sigillée du quatrième siècle ne porte jamais le nom du potier. Nous connaissons environ 270 molettes à motifs géométriques différents.

En dépit de l'état relatif d'insécurité dans le nord de la Gaule, la sigillée d'Argonne du 4^{ème} siècle fut propagée par de grandes fabriques, à tel point qu'on trouve des sigillées à la molette de l'Angleterre à la Hongrie (29).

Si l'invasion des Alamans, en 280, avait mis fin à l'industrie de la sigillée en Gaule, la grande invasion de 406 signifiait la fin de la production d'Argonne et l'extinction sans rémission d'une des plus grandes industries céramiques d'Europe occidentale à l'époque romaine.

L'histoire de la céramique rouge à "Glanztonfilm" a duré plus de quatre siècles. Non seulement les produits sigillés ont inondé l'Imperium romanum, mais des populations qui n'ont jamais appartenu à l'Empire les ont utilisés. On a trouvé de la sigillée en-dehors des frontières de l'Empire, par exemple en Drenthe et en Pologne. Elle témoigne des relations commerciales de Rome avec ces régions (30).

NOTES

- (1) J. BREUER, dans "Belgisch Tijdschrift voor Kunst-
geschiedenis en Oudheidkunde", 10, 1940, pp. 154 ss. -
H. VAN de WEERD, Inleiding tot de Gallo-Romeinse
archeologie der Nederlanden, Antwerpen, 1944, p. 216,
note 1. - J. MERTENS, Gallo-Romeinse Sigillata
Vaatwerk te Elewijt, dans "Eigen Schoon en De
Brabander", XXXVII, p. 100. - H. BRUNSTING, Terra
Sigillata, dans "Westerheem", 21, 1972, pp. 252-268.
- (2) H. von PETRIKOVITS, dans "Germania", 29, 1951, p. 278
et W. SCHLEIERMACHER, Oberflächenbehandlung römischer
Keramik, dans "Germania", 33, 1955, p. 416.
- (3) Voir, à propos de la technique de fabrication de la
sigillée, A. BLANC, Etudes techniques sur la poterie
gallo-romaine de Lezoux, dans "Revue Archéologique
du Centre", III, 1964, pp. 39-48. - M. PICON, R.
PERICHON, J. COUDAMIN, Le dosage du quartz dans les
céramiques. Application à quelques problèmes des
sigillées, dans "Revue Archéologique de l'Est et du
Centre-Est", XXI, 1970, pp. 207-218 et dans A. BLANC,
Les techniques utilisées dans les grands ateliers de
potiers de l'Antiquité, dans "Revue Archéologique de
l'Est et du Centre-Est", XIV, 1963, pp. 267-289 et la
bibliographie extensive donnée dans cet ouvrage.
- (4) H. DRAGENDORFF, Terra Sigillata. Ein Beitrag zur
Geschichte der griechischen und römischen Keramik,
dans "Bonner Jahrbücher", XLVI, 1895, pp. 18-155.
- (5) Comme par exemple J. DECHELETTE, Les vases céramiques
ornés de la Gaule romaine, 2 parties, Paris, 1904. -
H.B. WALTERS, Catalogue of Roman Pottery in the
Department of Antiquities in the British Museum,
London, 1938. - E. RITTERLING, Das frühromische
Lager bei Hofheim im Taunus, dans "Annalen d. Vereins
f. nassauische Altertumskunde", XL, 1912, Wiesbaden,
1913. - J. CURLE, A Roman Frontier Post and its People.
The Fort of Newstead in the Parish of Melrose, Glasgow,
1911. - S. LOESCHCKE, Keramische Funde in Haltern, dans
"Mitt. d. Altertums-Kommission f. Westfalen", V, 1909,
pp. 101 ss. - W. LUDOWICI, Katalog V. Stempelnamen
und Bilder römischer Töpfer, Legions-Ziegelstempel,
Formen von Sigillata- und anderen Gefässen aus meinen
Ausgrabungen in Rheinzabern 1901-1914, Jochgrim, 1927.

- (6) L. BYVANCK-QUARLES van UFFORD, Les bols mégariens, dans "Bulletin van de Vereniging tot Bevordering der Kennis van de Antieke Beschaving te 's-Gravenhage", 28, 1953, pp. 1-21.
- (7) Haltern est un camp de légions qui se trouvait le long de la Lippe, un affluent du Rhin. Il a été occupé à partir de 7 avant J.C. environ. Il doit avoir été abandonné après la défaite de Varus en 9 après J.C.
- (8) E. VOGT, Der Lindenhof in Zürich, Zürich, 1948. - R. FELLMANN, Basel in römischen Zeit, "Monographien zur Ur- und Frühgeschichte der Schweiz", Band X, Basel, 1955. - E. EITTLINGER, Frühe Arretina aus Neuss, "Beihefte der Bonner Jahrbücher", Band 19, Köln-Graz, 1967, pp. 77 ss.
- (9) W. VANVINCKENROYE, Italische terra sigillata te Heerlen, dans "Het Land van Herle", 15, 1965, pp. 33-37. - Dr. W.H. KAM, De versterking op het Kopse Plateau te Nijmegen, Nijmegen, 1965. - J. BREUER, Les objets antiques découverts à Ubbergen près de Nimègue, dans "Oudheidkundige Mededelingen", N.R., XII, 1931, pp. 3-95. - C.I.L. vol. XIII. - J. MERTENS, Archeologisch onderzoek van een Romeinse straat te Asse, dans "Eigen Schoon en De Brabander", XXXIV, 1951, pp. 129-140. = "Archaeologia Belgica", n° 4. - F. VAES, J. MERTENS, La céramique gallo-romaine en terre sigillée d'Elewijt (Belgique), "Collection Latomus", vol. XIII, Bruxelles, 1953 = "Archaeologia Belgica", n° 12. - M. VANDERHOEVEN, De terra sigillata te Tongeren, 3 - De italische terra sigillata, "Publikaties van het Provinciaal Gallo-Romeins Museum", 12, Tongeren, 1968.
- (10) H. VERTET, Découvertes dans le Centre de la Gaule en 1966, dans "Communicationes R.C.R.F.", 7, 1966, pp. 1 ss. - H. VERTET, A. et J. LASFARGUES, Observations sur les gobelets d'ACO de l'atelier de La Muette (Lyon), dans "Revue Archéologique du Centre", VII, 1968, pp. 35-44. - J. LASFARGUES, H. VERTET, Les frises supérieures des gobelets lyonnais du type ACO, dans "Revue Archéologique du Centre", VI, 1967, pp. 272-273. - A. et J. LASFARGUES, H. VERTET, Les estampilles sur sigillée lisse de l'atelier augustéen de La Muette à Lyon, dans "Figlina", 1, 1976, pp. 39-87.
- (11) A. OXE, Arretinische Reliefgefässe vom Rhein, "Materialien zur römisch-germanischen Keramik", 5, Frankfurt a.M., 1933. - A. OXE, Die Haltener Sigillatafunde seit 1925, dans "Bodenaltertümer Westfalens", VI, 1944, pp. 15-76.
- (12) Pour une bibliographie générale sur la terre sigillée, on conseille les ouvrages indiqués dans les références bibliographiques jointes.

- (13) H. VERTET, Influence des céramiques italiques sur les ateliers Arvernes au début du 1er siècle, dans "Revue Archéologique du Centre", VII, 1968, pp. 23-34. - H. VERTET, Vases sigillés moulés de Lezoux au début du 1er siècle, dans "Actes du 88e Congrès national des Sociétés savantes à Clermont-Ferrand en 1963". - H. VERTET, Les vases caliciformes gallo-romains de Roanne et la chronologie des fabriques de terre sigillée de Lezoux au début du 1er siècle, dans "Gallia", XX, 1962, pp. 351-380. - A. PIBOULE, R. SENECHAL et H. VERTET, Les potiers de Lezoux du premier siècle : TITOS, "Revue Archéologique SITES", hors-série n° 8, Avignon, 1981.
- (14) H. KLUMBACH, Das Verbreitungsgebiet der spätitalischen Terra Sigillata, dans "Jahrbuch des römisch-germanischen Zentralmuseums Mainz", 3, 1965, pp. 117-133.
- (15) Pour les motifs végétaux, on conseille F. HERMET, La Graufesenque (Condatomago), 2 parties, Paris, 1931 et R. KNORR, Töpfer und Fabriken verzierter Terra Sigillata des ersten Jahrhunderts, Stuttgart, 1919, et R. KNORR, Terra Sigillata-Gefässe des ersten Jahrhunderts mit Töpfernamen, Stuttgart, 1952. Pour les représentations humaines et animales, F. OSWALD, Index of Figure-Types on Terra Sigillata (Samian Ware), Liverpool, 1936-37.
- (16) On peut lire à ce sujet, entre autres, l'ouvrage : M. LUTZ, L'Atelier de SATVRNINVS et de SATTO à Mittelbronn (Moselle), "XXII° Supplément à Gallia", Paris, 1970.
- (17) J.-R. TERRISSE, Les céramiques sigillées gallo-romaines de Martres-de-Veyre (Puy-de-Dôme), "XIX° Supplément à Gallia", Paris, 1968.
- (18) L. LERAT, Y. JEANNIN, La céramique sigillée de Luxeuil, "Annales Littéraires de l'Université de Besançon", vol. 31, Archéologie 9, Paris, 1960.
- (19) E. DELORT, Les vases ornés de la Moselle, Nancy, 1953. - E. DELORT, L'atelier de SATTO, vases unis, 3000 marques, "Mémoires de l'Académie nationale de Metz", vol. XVII, Nancy, 1948, pp. 3-35.
- (20) M. LUTZ, L'atelier de SATVRNINVS et de SATTO à Mittelbronn (Moselle), "XXII° Supplément à Gallia", Paris, 1970. - M. LUTZ, La sigillée de Boucheporn (Moselle), "XXXII° Supplément à Gallia", Paris, 1977.
- (21) R. KNORR, F. SPRATER, Die westpfälzischen Sigillata-Töpfereien von Blickweiler und Eschweilerhof, Speyer, 1927. - H. KLUMBACH, Der Sigillata-Töpfer L.A.L., "Mainzer Zeitschrift", 28, 1933, pp. 60-68.

- (29) G. CHENET, La céramique gallo-romaine d'Argonne du I^{ve} siècle et la terre sigillée décorée à la molette, Mâcon, 1941. - W. UNVERZAGT, Terra Sigillata mit Rädchenverzierung, "Materialien zur römisch-germanischen Keramik", Heft 3, Frankfurt a. M., 1919. - J. GRICOURT, La terre sigillée argonnaise du I^{ve} siècle décorée à la molette à Bavai (Nord), "Gallia", VIII 1950, pp. 55-76.- P.-H. MITARD, La céramique argonnaise du I^{ve} siècle décorée à la molette à Guiry-Gadancourt (Seine-et-Oise), "Gallia", XVI, 1958, pp. 243-299. - W. HÜBENER, Eine Studie zur spätrömischer Rädchensigillata (Argonnen-Sigillata), "Bonner Jahrbücher", 168, 1968, pp. 241-298.
- (30) W. GLASBERGEN, Terra Sigillata uit de Provincie Groningen. Bijdrage tot de geschiedenis van den handel in den romeinschen tijd, "25e, 26e, 27e, 28e Jaarverslag van de Vereniging voor Terpenonderzoek", pp. 317-368. - B. RUTKOWSKI, op. cit.

ÉTUDES SUR LA TERRE SIGILLÉE DÉCOUVERTE EN BELGIQUE

ET AUX PAYS-BAS

- J. BREUER, Les objets antiques découverts à Ubbergen, "Oudheidkundige Mededelingen", n° 12, 1931, pp. 27 ss.
- J. BREUER, Gobelet gallo-romain en terre sigillée provenant de Tongres ou de ses environs, "Bull. Musées Royaux d'Art et d'Histoire", Bruxelles, 1929, pp. 1-5.
- S. J. de LAET, Romeinse oudheden gevonden te Hofstade bij Aalst (O.-VI.), "L'Antiquité Classique", XVI, 1947, pp. 287-306.
- R. DE MAEYER, De reliefsigillata van het Museum te Tongeren, "L'Antiquité Classique", I, 1932, pp. 35-60 et II, 1933, pp. 43-64.
- Ph. de SCHAEZTEN, M. VANDERHOEVEN, La terra sigillata à Tongres I, "Bulletin de l'Institut Archéologique Liégeois", LXX, 1953-54, pp. 1-284.
- Baron de SCHAEZTEN, M. VANDERHOEVEN, De Terra sigillata te Tongeren II, "Publikaties van het Provinciaal Gallo-Romeins Museum te Tongeren", 1, Tongeren, 1964.
- W. GLASBERGEN, Versierde Claudisch-Neronische terra sigillata van Valkenburg Z.H., "25e-28e Jaarverslag van de Vereniging voor Terpenonderzoek", pp. 206-217.
- W. GLASBERGEN, Pottenbakkersstempels op terra sigillata van Valkenburg Z.H., "25e-28e Jaarverslag van de Vereniging voor Terpenonderzoek", pp. 218-236.
- W. GLASBERGEN, Terra sigillata uit de Provincie Groningen. Bijdrage tot de geschiedenis van den handel in den romeinschen tijd, "25e-28e Jaarverslag van de Vereniging voor Terpenonderzoek", pp. 317-368.
- W. GLASBERGEN, Terra sigillata uit de Thermenopgraving te Heerlen-Coriovallum, Miscellanea Philologica Historica et Archaeologica in honorem Huberti van de Weerd, "L'Antiquité Classique", XVII, 1948, pp. 237-262.
- W. GLASBERGEN, Pottenbakkersstempels op terra sigillata van Valkenburg, Z.H. (1942), "33e-37e Jaarverslag van de Vereniging voor Terpenonderzoek", 1948-1953, pp. 127-148.
- J.K. HAALBOS, Zwammerdam - Nigrum Pullum. Ein Auxiliarkastell am Niedergermanischen Limes, "Cingula", III, Amsterdam, 1977.
- J.-H. HOLWERDA, Arentburg een romeinsch militair vlootstation bij Voorburg, Leiden, 1923.
- C.A. KALEE, Versierde Terra Sigillata uit Vechten, "ACTA XI/XII R.C.R.F.", Tongeren, 1969-70, pp. 34-58.

- W.H. KAM, De versterking op het Kopseplateau te Nijmegen. Bewoning en Romeinse vondsten, Nijmegen, 1965.
- W.H. KAM, De Terra Sigillata-vondsten uit de tijd van Augustus. Besproken aan de hand van verschillende opgravingen, Nijmegen, 1970.
- J. MERTENS, Gallo-Romeins Sigillata vaatwerk te Elewijt, "Eigen Schoon en De Brabander", XXXVII, pp. 1-17.
- C.G.A. MORREN, Terra Sigillata van de Romeinse nederzetting bij Zwammerdam, "Berichten R.O.B.", 8, 1957-58, pp. 54-76.
- M. ROGGE, Kataloog van de vondsten uit de Gallo-Romeinse nederzetting van Zottegem-Velzeke, dans "Oudheidkundige Opgravingen en vondsten in Oost-Vlaanderen", VII, Gent, 1976, pp. 73-186.
- H. SCHONBERGER, Zur "Sigillata-Formschüssel" aus Alem, Prov. Noord-Brabant, "Berichten R.O.B.", 12-13, 1962-63, pp. 577-578.
- H. THOEN, Albicius en Venicarius te Tielrode, "Annalen van de Oudheidkundige Kring van het Land van Waas", vol. 69, 1966, pp. 57-59.
- H. THOEN, De Terra Sigillata van Grobbendonk, "Noordgouw", 7, 1967, pp. 105-160.
- J.A. TRIMPE BURGER, De Romeinse vormschotel uit Alem, "Berichten R.O.B.", 10-11, 1960-61, pp. 555-561.
- F. VAES, J. MERTENS, La céramique gallo-romaine en terre sigillée d'Elewijt (Belgique), "Collection Latomus", vol. XIII, Bruxelles, 1953.
- M. VANDERHOEVEN, De terra sigillata te Tongeren III, "Publicaties van het Provinciaal Gallo-Romeins Museum te Tongeren", 12, Tongeren, 1968.
- M. VANDERHOEVEN, Terre sigillée de Tongres décorée et signée, Hommage à Marcel Renard, "Collection Latomus", vol. 103, Bruxelles, 1969, pp. 622-636.
- M. VANDERHOEVEN, De terra sigillata te Tongeren IV, "Publicaties van het Provinciaal Gallo-Romeins Museum te Tongeren", 21, Tongeren, 1975.
- M. VANDERHOEVEN, De terra sigillata van Grobbendonk, "Archaeologia Belgica", 199, Bruxelles, 1977.
- M. VANDERHOEVEN, De terra sigillata te Tongeren V, "Publicaties van het Provinciaal Gallo-Romeins Museum te Tongeren", 27, Tongeren, 1979.
- M. VANDERHOEVEN, Terre sigillée de Matagne-la-Petite, Pommeroeul et Saint-Mard, "Archaeologia Belgica", 243, Bruxelles, 1981.
- H. van HEULE, La céramique sigillée du IVe siècle décorée à la molette du Musée archéologique liégeois, "Association française pour l'Avancement des Sciences", 63e session, Liège, 1939, pp. 1438-1442.

W. VANVINCKENROYE, Italische terra sigillata te Heerlen, "Het Land van Herle", 15, 1965, pp. 33-37.

W. VANVINCKENROYE, Naamstempels op terra sigillata te Heerlen, "Publications de la Société Archéologique et Historique dans le Limbourg", LIII-LIV, 1967-68, pp. 1-33.

BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE

Ouvrages généraux

- F. OSWALD, T. DAVIES PRYCE, An Introduction to the Study of Terra Sigillata, London, 1920.
- J. DECHELETTE, Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine, 2 vol., Paris, 1914.
- F. OSWALD, Index of Potters' Stamps on Terra Sigillata. "Samian Ware", Margidunum, 1931.
- F. OSWALD, Index of Figure-Types on Terra Sigillata. "Samian Ware", Liverpool, 1936-37.
- G. MÜLLER, Das Lagerdorf des Kastells Butzbach, "Limesforschungen", 5, Berlin, 1968.

Ateliers du sud de la Gaule

- F. HERMET, La Graufesenque (Condatomago), Paris, 1934.
- A. OXE, Frühgallische Reliefgefäße vom Rhein, "Materialien zur römisch-germanischen Keramik", 6, Frankfurt a.M., 1934.
- R. KNORR, Töpfer und Fabriken verzierter Terra-Sigillata des ersten Jahrhunderts, Stuttgart, 1919.
- R. KNORR, Terra-Sigillata-Gefäße des ersten Jahrhunderts mit Töpfernamen, Stuttgart, 1952.

Ateliers du centre de la Gaule

- J.A. STANFIELD, Gr. SIMPSON, Central Gaulish Potters, London, 1958.
- G.B. ROGERS, Poteries sigillées de la Gaule centrale. I. Les motifs non figurés, "XXVIIIe Supplément à Gallia", Paris, 1974.
- J.R. TERRISSE, Les céramiques sigillées gallo-romaines des Martres-de-Veyre (Puy-de-Dôme), "XIXe Supplément à Gallia", Paris, 1968.

Ateliers d'Argonne

- G. CHENET, G. GAUDRON, La céramique sigillée d'Argonne des IIe et IIIe siècles, "VIe Supplément à Gallia", Paris, 1955.
- H. RICKEN, Die Bilderschüsseln der Kastelle Saalburg und Zugmantel, dans "Saalburg Jahrbuch", VIII, 1934, pp. 130-182.
- E. FOLZER, Die Bilderschüsseln der ostgallischen Sigillata-Manufakturen, Bonn, 1913.
- G. CHENET, La céramique gallo-romaine d'Argonne du IVe siècle et la terre sigillée décorée à la molette, Mâcon, 1941.

Ateliers de Trèves

E. FOLZER, Die Bilderschüsseln der ostgallischen Sigillata-Manufakturen, Bonn, 1913.

I. HULD-ZETSCHKE, Trierer Reliefsigillata. Werkstatt I, "Materialien zur römisch-germanischen Keramik", 9, 1972. 1972.

Ateliers de la Moselle

M. LUTZ, L'Atelier de Saturninus et de Satto à Mittelbronn (Moselle), "XXIIe Supplément à Gallia", Paris, 1970.

M. LUTZ, La sigillée de Boucheporn (Moselle), "XXXIIe Supplément à Gallia", Paris, 1977.

E. DELORT, Vases ornés de la Moselle, Nancy, 1953.

Ateliers de Blickweiler et Eschweilerhof

R. KNORR, Fr. SPRATER, Die westpfälzischen Sigillata-Töpfereien von Blickweiler und Eschweilerhof, Speier, 1927.

Ateliers de Sinzig

Ch. FISCHER, Die Terra-Sigillata-Manufaktur von Sinzig am Rhein, "Rheinische Ausgrabungen", 5, Düsseldorf, 1969.

Ateliers de Rheinzabern

W. LUDOWICI, Stempel-Namen und Bilder römischer Töpfer aus meinen Ausgrabungen in Rheinzabern, 1901-1914, 5 parties Jockgrim, 1904-1927.

H. RICKEN, Die Bilderschüsseln der römischen Töpfer von Rheinzabern, Ludowici Katalog VI, Darmstadt, 1942.

H. RICKEN, Ch. FISCHER, Die Bilderschüsseln der römischen Töpfer von Rheinzabern, "Materialien zur römisch-germanischen Keramik", 7, Bonn, 1963.

P. KARNITSCH, Die Reliefsigillata von Ovilava, Linz, 1959.

Ateliers de Luxeuil

L. LERAT, Y. JEANNIN, La céramique sigillée de Luxeuil, "Annales littéraires de l'Université de Besançon", 31, Paris, 1960.

Ateliers de Heiligenberg et Ittenweiler

R. FORRER, Die römischen Sigillata-Töpfereien von Heiligenberg-Dinsheim und Ittenweiler im Elsass, Stuttgart, 1911.

Ateliers de Westerndorf

K. KISS, A Westerndorfi Terra-Sigillata Gyar, dans "Archaeologiai Ertesitö", ser. III, 1946-1948, pp. 216 ss.

Ateliers italiques et italo-gaulois

A. OXE, Arretinische Reliefgefäße vom Rhein, "Materialien zur römisch-germanischen Keramik", 5, Frankfurt a.M., 1933.

S. LOESCHCKE, Keramische Funde in Haltern, dans "Mitteilungen der Altertums-Kommission für Westfalen", V, Münster, 1909.

A. OXE, H. COMFORT, Corpus vasorum arretinorum, Bonn, 1968.

A. et J. LASFARGUES, H. VERTET, Les estampilles sur sigillée lisse de l'atelier augustéen de La Muette à Lyon, dans "Figlina", 1, pp. 39-88.

S. VON SCHNURBEIN, Die unverzierte Terra Sigillata aus Haltern, dans "Bodenaltertümer Westfalens", 19, 1982, 2 vol.

E. ETTLINGER, Novaesium, IX. Die italische Sigillata von Novaesium, "Limesforschungen", 21, Berlin, 1983.

CONCORDANCE ENTRE LA TYPOLOGIE DE LOESCHCKE (HALTERN),

DE RITTERLING (HOFHEIM) ET DE DRAGENDORFF

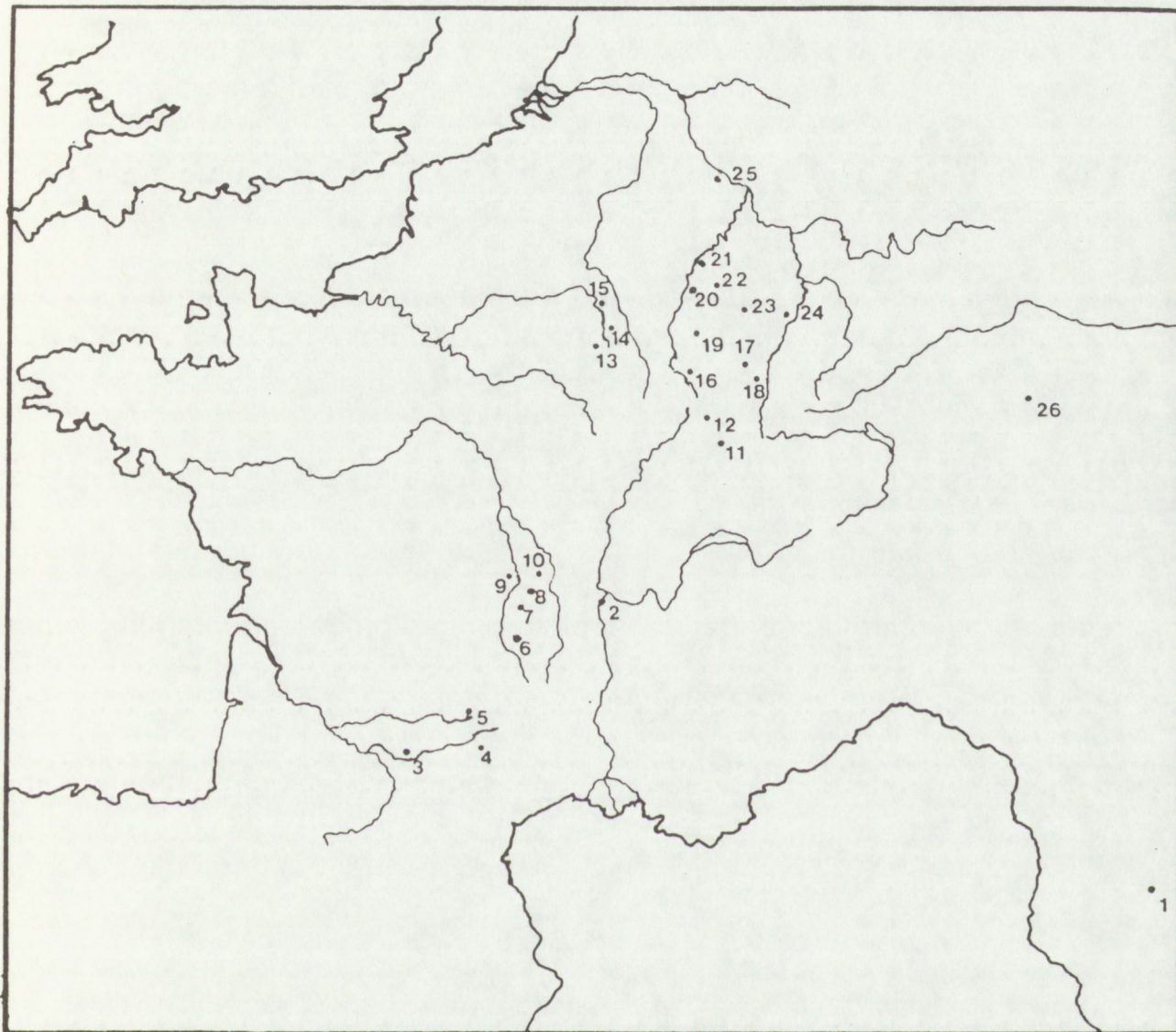
<u>Formes en technique italique</u>	<u>Formes en technique gauloise</u>
Ha. 1	= Drag. 19 et Drag. 20
Ha. 2	= Drag. 17
Ha. 3	= Drag. 15 = Ritt. 4
Ha. 4	= Ritt. 1
Ha. 8	= Ritt. 5
Ha. 9	= Drag. 26
Ha. 11	= Drag. 27 = Ritt. 7
Ha. 12	= Drag. 24/25 = Ritt. 6
Ha. 15	= Drag. 8 = Ritt. 9
	Drag. 16 = Ritt. 3
	Drag. 18 = Ritt. 2
	Drag. 22 = Ritt. 11 A
	Drag. 23 = Ritt. 11 B
	Drag. 33 = Ritt. 10

VALEUR CHRONOLOGIQUE DES FORMES COURANTES

- Ha. 1 - service 1a = ca. 15 avant J.C. - ca. 10 avant J.C.
 - service 1b = ca. 10 avant J.C. - ca. 5 avant J.C.
 - service 1c = ca. 5 avant J.C. - ca. 10 après J.C.
- Ha. 2 = fin Auguste - début Tibère
 Ha. 3 = fin Auguste - début Tibère
 Ha. 4 = fin Auguste - début Tibère
 Ha. 6 = fin Auguste - début Tibère
 Ha. 7 - service 1a = ca. 15 avant J.C. - ca. 10 avant J.C.
 - service 1b = ca. 10 avant J.C. - ca. 5 avant J.C.
 - service 1c = ca. 5 avant J.C. - ca. 10 après J.C.
- Ha. 8 = fin Auguste - début Tibère
 Ha. 10 = fin Auguste - début Tibère
 Ha. 11 = fin Auguste - début Tibère
 Ha. 12 = fin Auguste - début Tibère
 Ha. 13 = fin Auguste - début Tibère
 Ha. 14 = fin Auguste - début Tibère
 Ha. 15 = fin Auguste - début Tibère
- Ritt. 1 = Tibère - Néron
 Ritt. 2 = Claude
 Ritt. 4 = Claude
 Ritt. 5 = Tibère - Claude
 Ritt. 7 = Claude
 Ritt. 8 = Claude
 Ritt. 9 = Tibère - Claude
 Ritt. 10 = Claude - Néron
 Ritt. 11 = Claude
 Ritt. 12 = Claude - Vespasien
 Ritt. 14 = Vespasien
- Curle 11 = Flaviens - Trajan
 Curle 15 = Trajan - fin du 2e siècle
 Curle 21 = 2e moitié du 2e siècle
- Drag. 4 = fin Auguste - début Tibère
 Drag. 15/17 = Tibère - Trajan
 Drag. 16 = Tibère - Claude
 Drag. 17 = Tibère - Claude
 Drag. 18 = Claude - Vespasien
 Drag. 18/31 = Domitien - Hadrien
 Drag. 22 = Claude - début des Flaviens
 Drag. 23 = Tibère - Claude
 Drag. 24/25 = Tibère - Néron (rarement début de l'époque
 flavienne)
- Drag. 27 = Claude - Hadrien
 Drag. 29 = 1er siècle
 Drag. 30 = Claude - fin du 2e siècle
 Drag. 31 = Hadrien - fin du 2e siècle
 Drag. 32 = milieu du 2e siècle - 1ère moitié du 3e siècle
 Drag. 33 = Claude - fin du 2e siècle
 Drag. 34 = Tibère - Hadrien
 Drag. 35 = Néron - fin du 2e siècle
 Drag. 36 = Flaviens - fin du 2e siècle
 Drag. 37 = fin Néron - fin du 2e siècle
 Drag. 38 = 2e siècle - 1ère moitié du 3e siècle
 Drag. 40 = 2e moitié du 2e siècle - 1ère moitié du 3e siècle

- Drag. 42 = Flaviens - Hadrien
Drag. 43 = 2e moitié du 2e siècle - début du 3e siècle
Drag. 44 = 2e moitié du 2e siècle
Drag. 45 = Antonin le Pieux - lère moitié du 3e siècle
Drag. 46 = Domitien - fin du 2e siècle.

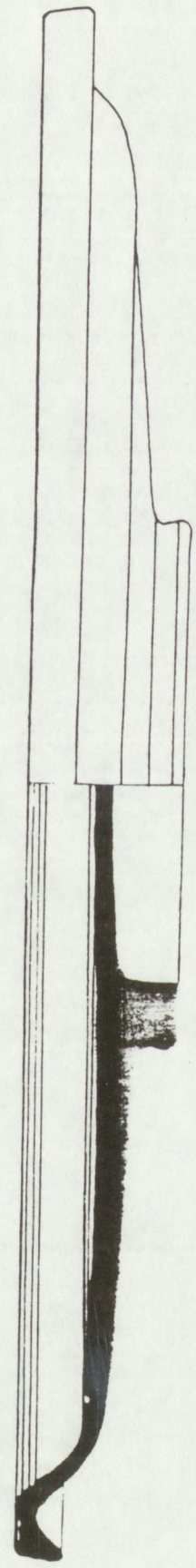
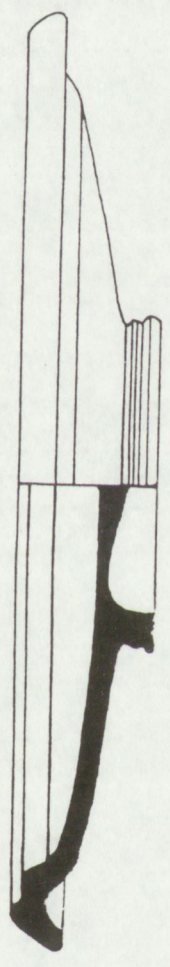
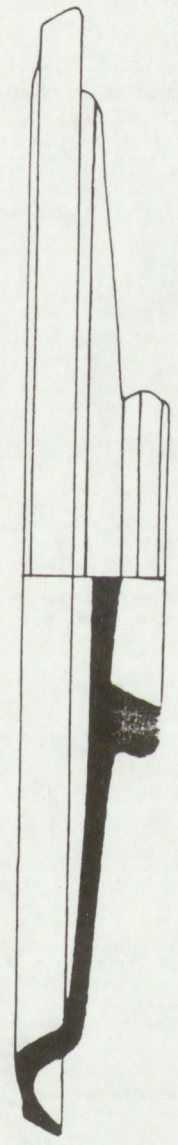
CARTE DE REPARTITION DES SITES PRODUCTEURS



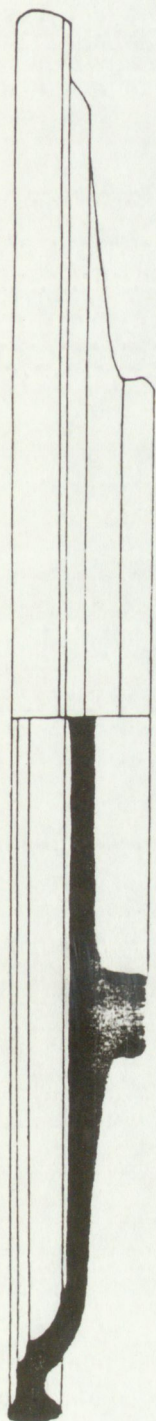
- | | |
|----------------------|-------------------------|
| 1. Arezzo | 14. Les Allieux |
| 2. Lyon | 15. Avocourt |
| 3. Montans | 16. La Madeleine |
| 4. La Graufesenque | 17. Heiligenberg |
| 5. Banassac | 18. Ittenweiler |
| 6. Martres-de-Veyre | 19. Mittelbronn |
| 7. Lezoux | 20. Chémery-Faulquemont |
| 8. Vichy | 21. Trèves |
| 9. St Rémy en Rollat | 22. Eischweilerhof |
| 10. Lubié La Palisse | 23. Blickweiler |
| 11. Mandeure | 24. Rheinzabern |
| 12. Luxeuil | 25. Sinzig |
| 13. Lavoye | 26. Westerndorf |

FORMES ARCHAÏQUES

Précurseurs du service I de Haltern
avant 20 av. J.C.

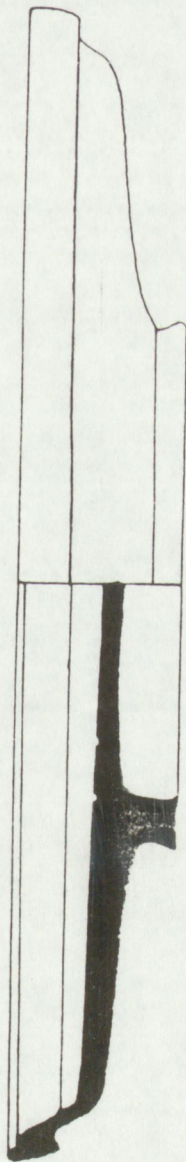


EVOLUTION CHRONOLOGIQUE DU SERVICE I DE HALTERN



Ha 1

Service Ia : environ 15 à 10 av. J.C.



Ha 1

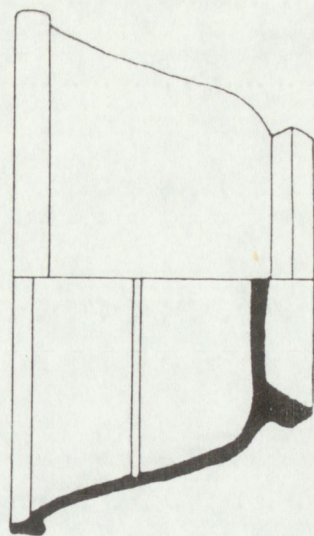
Service Ib : environ 10 av. J.C. à 0



Ha 7



Ha 7



Ha 7

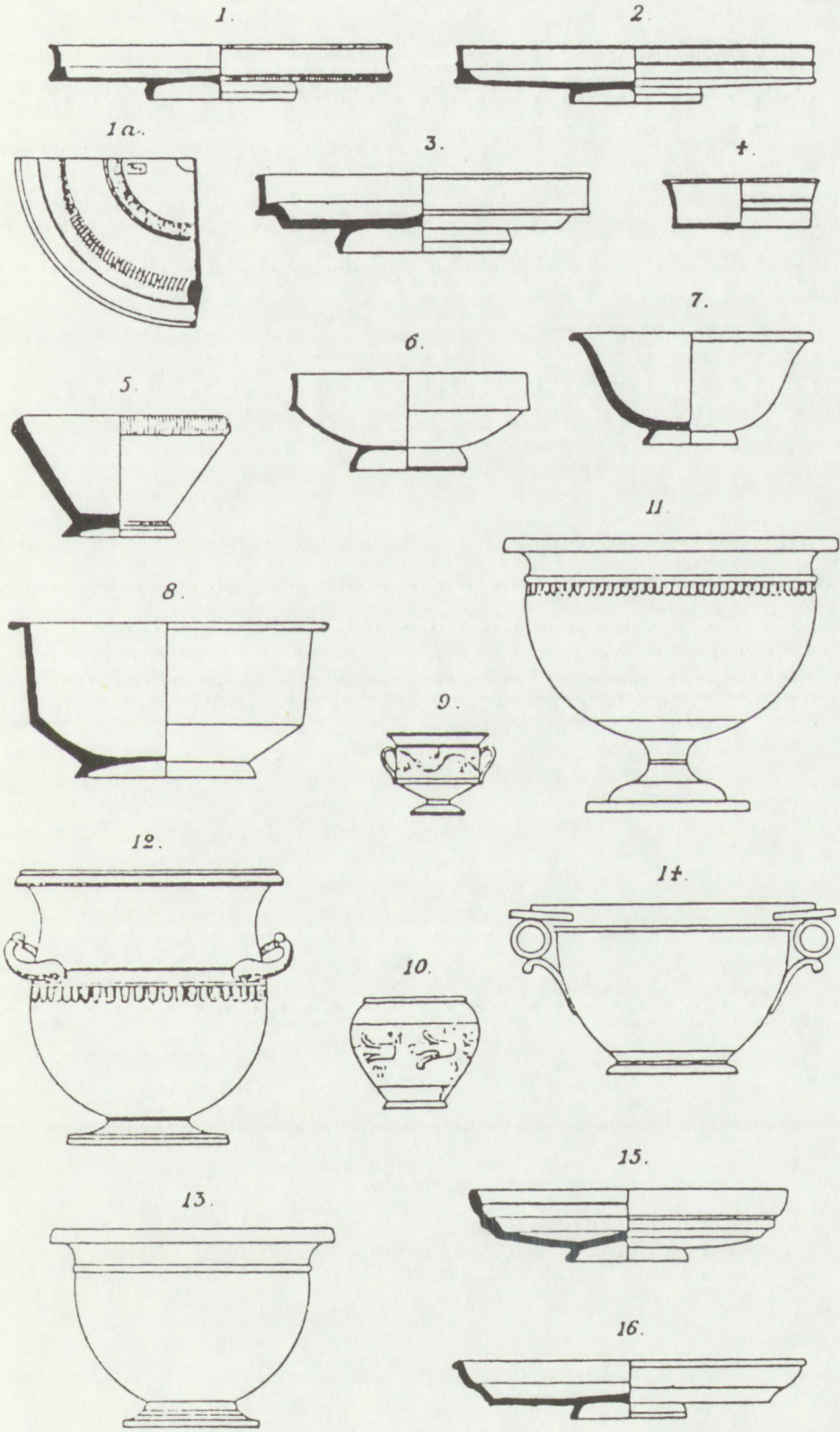
Pl. 3

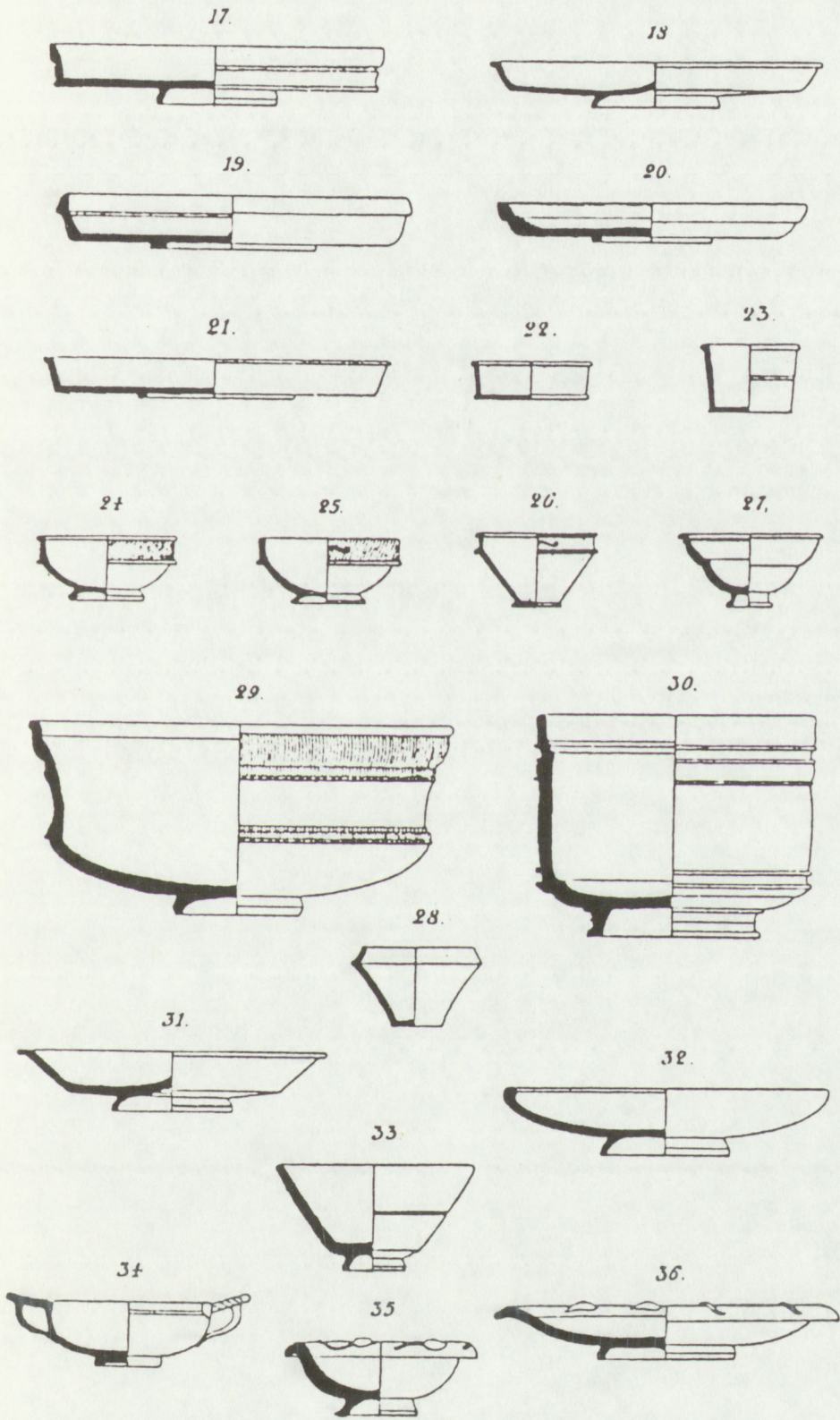


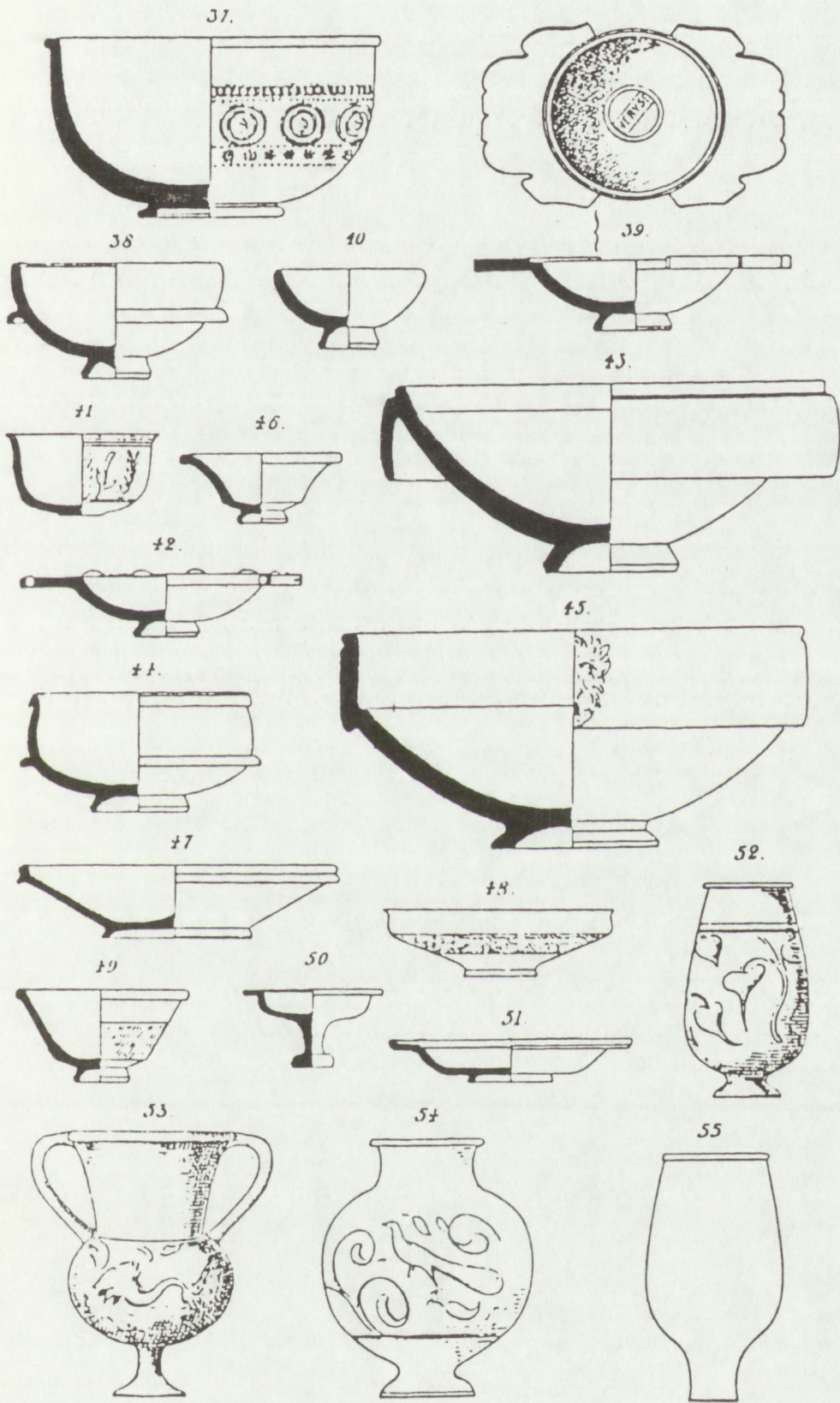
Ha 1

Service Ic : environ 10 av. J.C. à 15 ap. J.C.

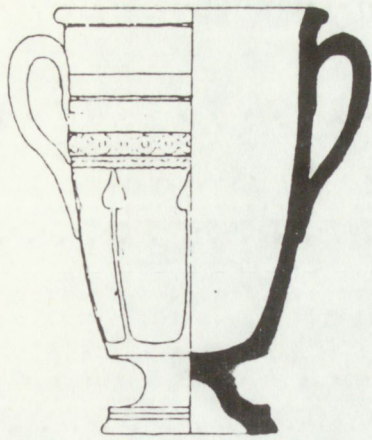
TYPOLOGIE DE LA SIGILLEE D'APRES DRAGENDORFF







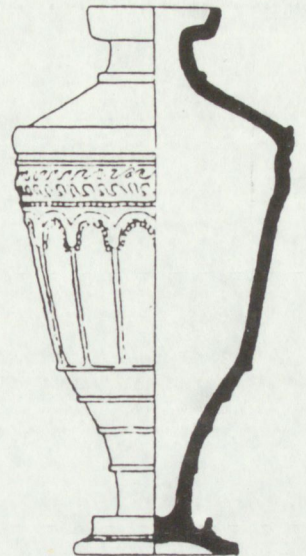
H. DRAGENDORFF, *Terra Sigillata*. Ein Beitrag zur Geschichte der griechische und römische Keramik, dans "Bonner Jahrbücher", XLVII, 1895, pp. 18-155.



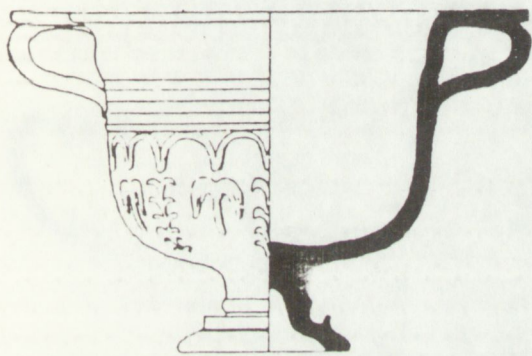
56



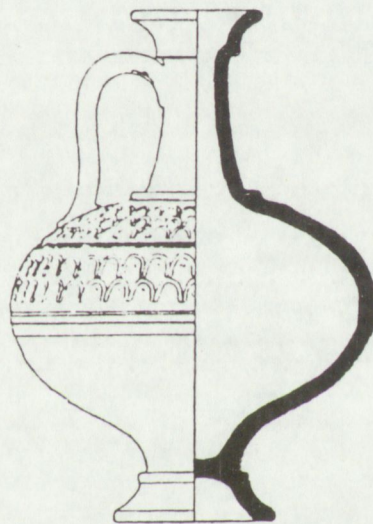
57



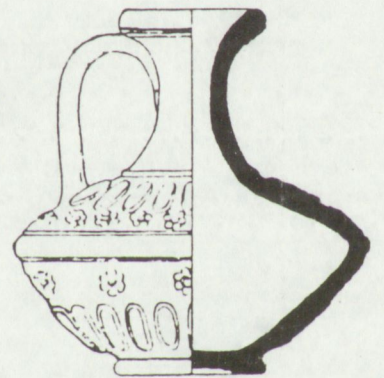
58



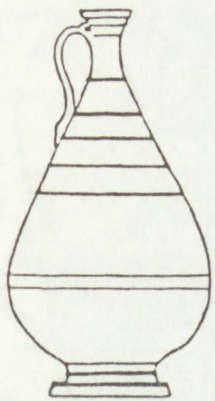
59



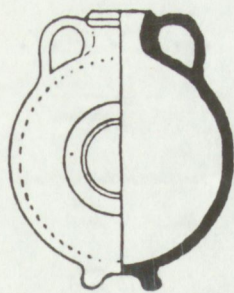
60



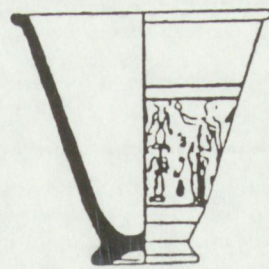
61



62



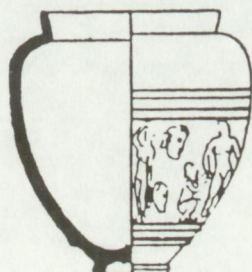
63



64



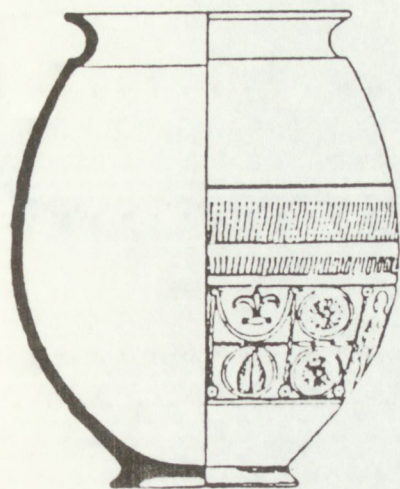
65



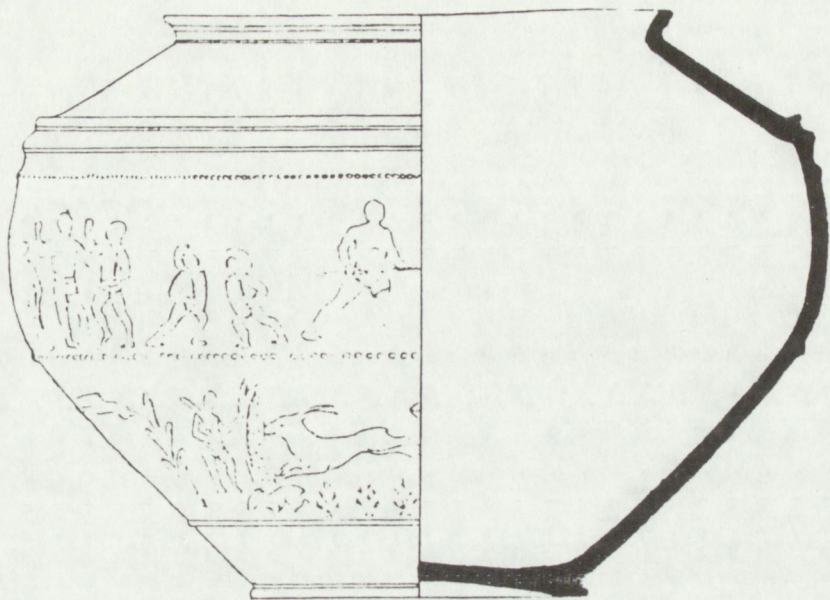
66



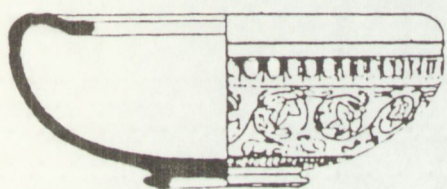
67



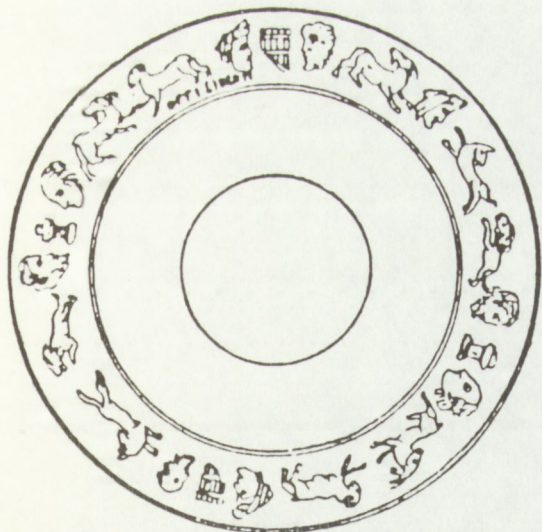
68



69



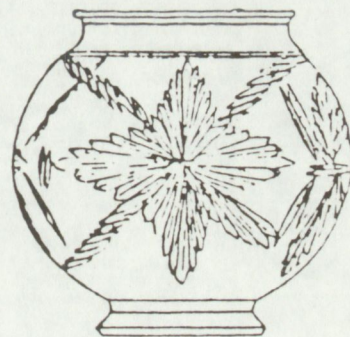
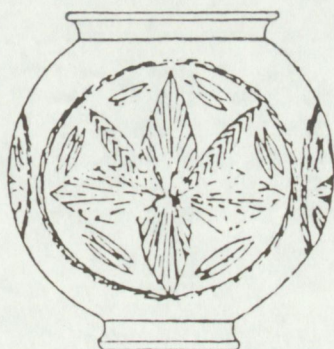
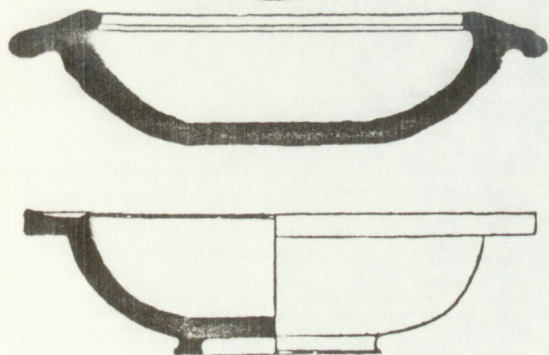
70



71



72



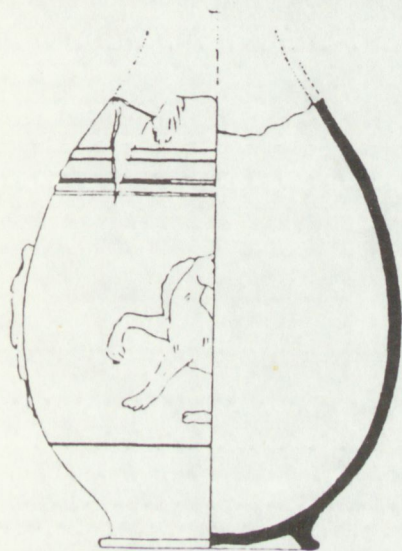
72



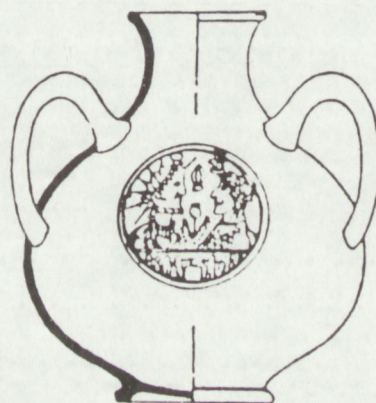
73

74

75



76



77

J. DECHELETTE, *Les vases ornés de la Gaule romaine*, 2 vol., Paris, 1914.

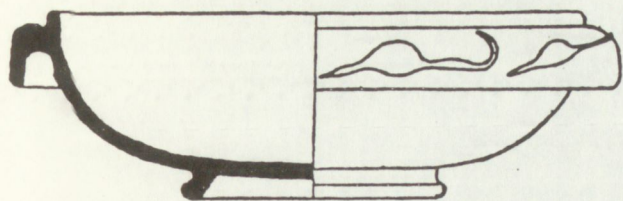
FORME COMPLEMENTAIRE PUBLIEE PAR KNORR



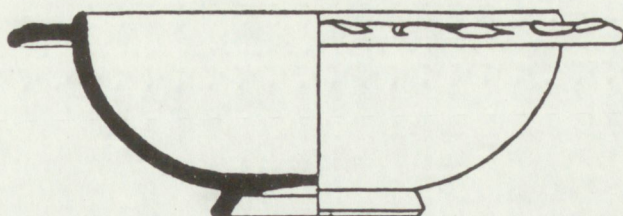
78

R. KNORR, *Die verzierten Terra-Sigillata-Gefäße von Rottweil*, Stuttgart, 1907.

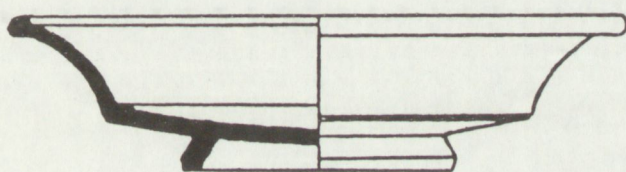
CHOIX DE FORMES COMPLEMENTAIRES D'APRES CURLE



11



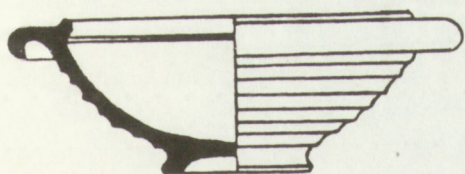
11



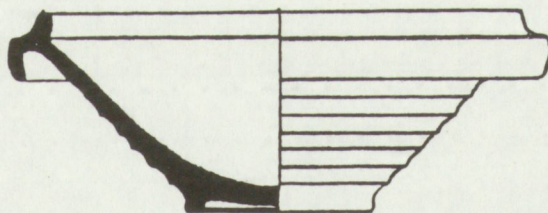
15



16



21

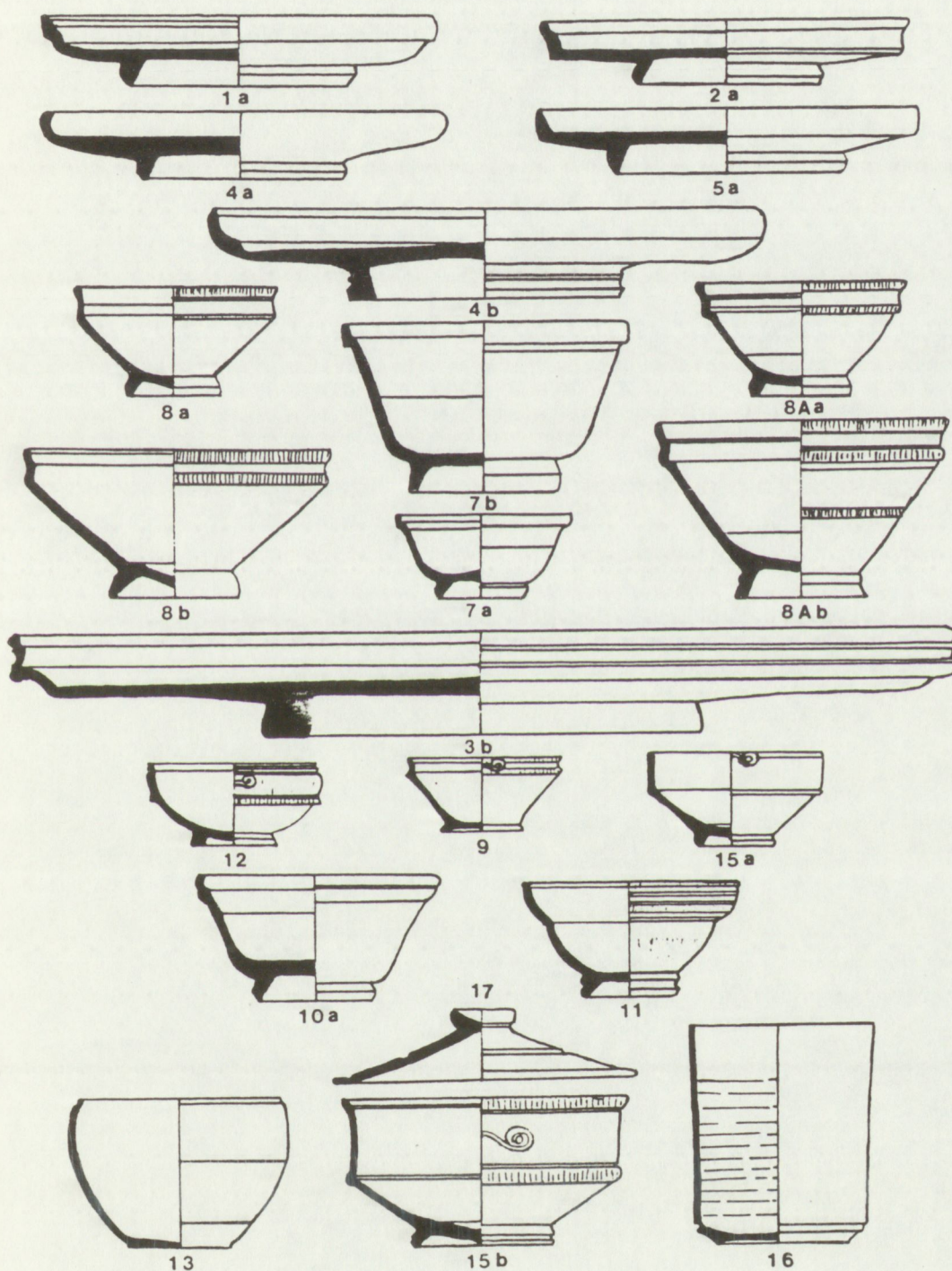


21



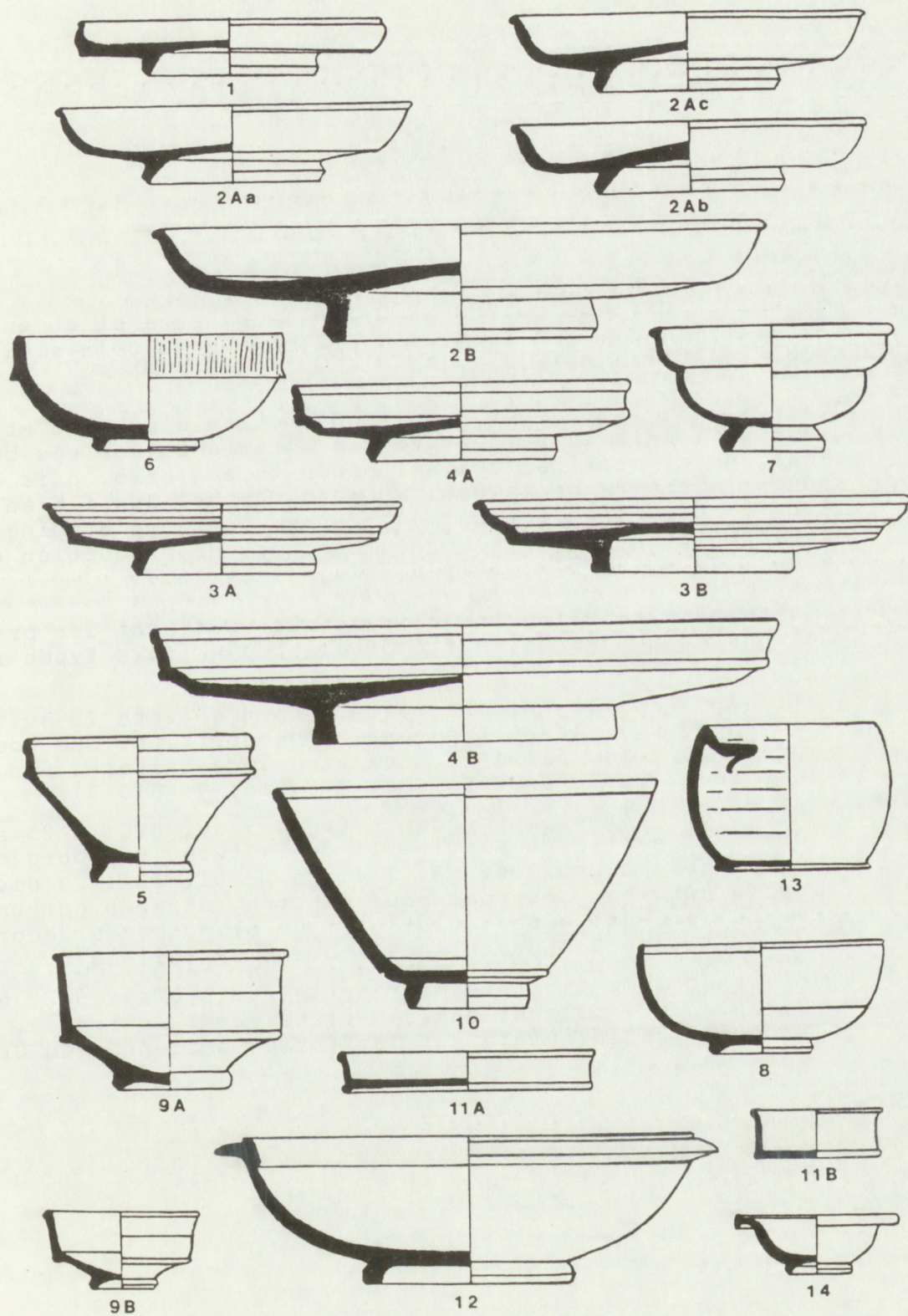
23

TYOLOGIE DE LA SIGILLEE ITALIQUE D'APRES LOESCHCKE



S. LOESCHCKE, *Keramische Funde in Haltern*, dans "Mitteilungen der Altertums-Kommission für Westfalen", V, Münster, 1909.

TYPOLOGIE DE LA SIGILLEE D'APRES RITTERLING



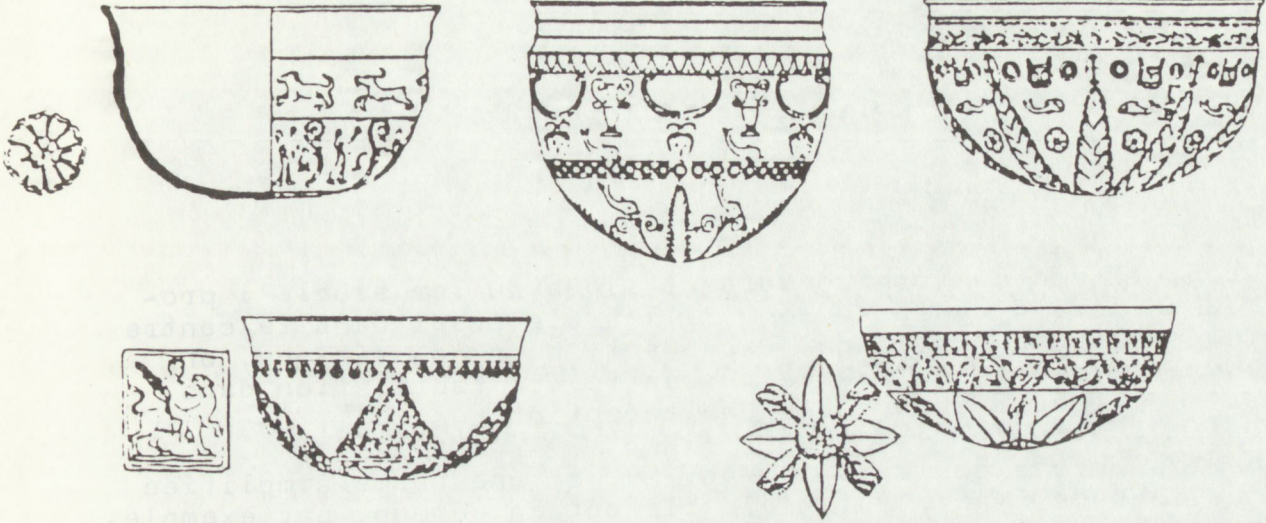
E. RITTERLING, *Das frühromische Lager bei Hofheim im Taunus*, dans "Annalen d. Vereins für Altertumskunde", XL, 1912.

Les bols mégariens du Proche-Orient, de Grèce et du sud de l'Italie (1, 2, 3, 4) sont les prototypes de bols similaires produits à Arezzo (5).

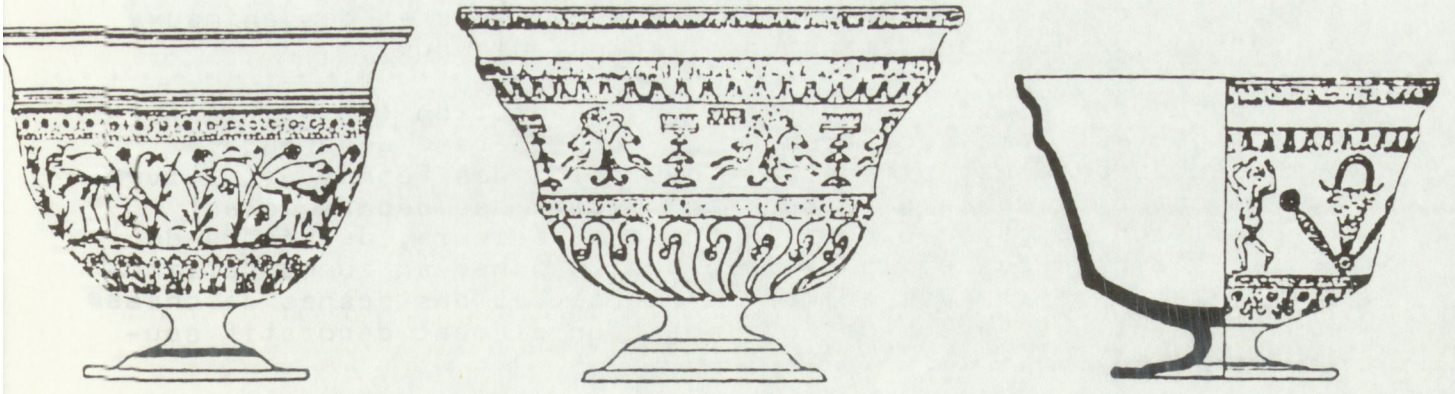
Des calices, formés par simple adjonction d'un pied et élargissement de la lèvre, et dérivés directement de ces bols mégariens et arétins, ont été produits à Arezzo, puis dans le sud et le centre de la Gaule. Leurs décors, aussi bien que leur forme, d'inspiration mégarienne, sont à l'origine des développements d'autres formes décorées de production gauloise (Drag. 29, 30 et 37 ; voir pl. 14, 15 et 16).

La typologie relative aux calices, qui vaut pour les productions arétines et gauloises, a été développée en trois types représentatifs :

- A. Il s'agit de la forme la plus ancienne (vers 20 av. J.C. à 10 ap. J.C.), identifiée par Dragendorff, et que Loeschcke présente comme élément du service I de Haltern. Son bord est identique à ceux des Ha. 1 et Ha. 7 (pl. 3).
- B. C'est une forme plus récente (vers 5 av. J.C. à 25 ap. J.C.) qui fait partie du service II de Haltern. Son bord est comparable à ceux des Ha. 2 et Ha. 8 (pl. 11). La division de la paroi en deux panneaux décorés, séparés par une bande en relief, est caractéristique. Ce principe de décoration sera utilisé à nouveau sur le Drag. 29 (pl. 14).
- C. C'est également une forme récente (vers 5 ap. J.C. à 25 ap. J.C.). Il est hémisphérique comme le type A. On retrouvera ce caractère sur les formes anciennes du Drag. 29 (pl. 14).



GOBELLETS HEGARIENS



A

B

C

DRAG. 11

CALICES

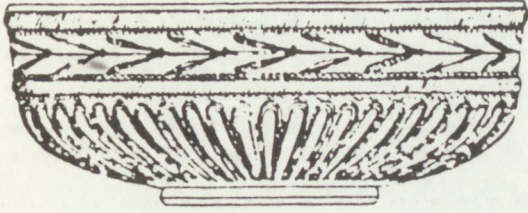
Le Drag. 29 est la forme décorée typique du Ier siècle : produit dans le sud de la Gaule, il l'a été aussi dans le centre jusqu'à l'époque flavienne. Cependant, dans nos régions, on découvre rarement ces pièces du centre. La fabrication dans l'est de la Gaule est restée une exception.

On peut admettre que le bol Drag. 29 est une forme simplifiée des calices de type B (pl. 13). Ils ont en commun, par exemple, la forme carénée et la bande centrale divisant les décors en deux zones. On y retrouve aussi certains caractères du type C, notamment la forme hémisphérique.

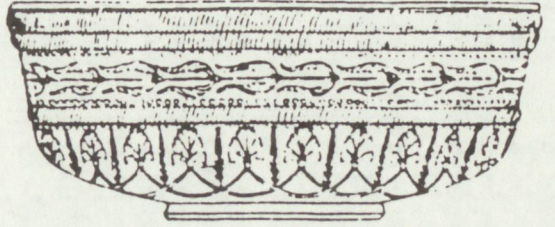
Les formes anciennes de l'époque de Tibère (n° 1 à 3) sont hémisphériques, tout comme le calice C ; le bord, petit, étroit et vertical tend à s'incurver vers l'intérieur. La bande séparant les deux zones décorées est parfois striée et parfois bordée de rangs de perles carrées. Les décors, souvent empruntés au Drag. 11, sont simples, exclusivement végétaux et répétitifs.

Dans le développement ultérieur (n° 4), à l'époque de Claude - Néron, le bord s'élargit et s'incline vers l'extérieur, la forme carénée continue à s'affirmer. La frise supérieure est décorée de petits rinceaux, auxquels s'attachent des éléments végétaux. La panse est ornée des mêmes rinceaux, plus grands, ou divisée en panneaux. Des éléments nouveaux apparaissent dans le décor : la croix de Saint-André, des médaillons et des animaux, en général de petites dimensions (lapins, oiseaux).

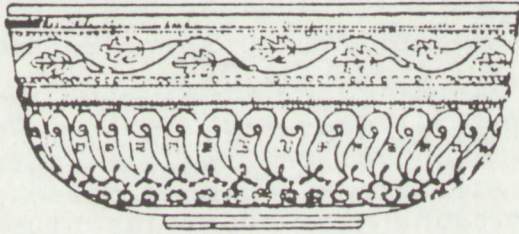
A l'époque des Flaviens, au terme de l'évolution (n° 5), la forme carénée est très accentuée et le bord s'évase davantage. L'anneau de base est plus étroit que celui des formes primitives. Ce qui caractérise le développement ultime des décors, c'est l'apparition de panneaux sur la frise supérieure, de décors de feuilles imbriquées et la division de la panse en zones horizontales. La dimension des animaux s'accroît et des scènes de chasse apparaissent. Le feston est également un élément décoratif souvent utilisé.



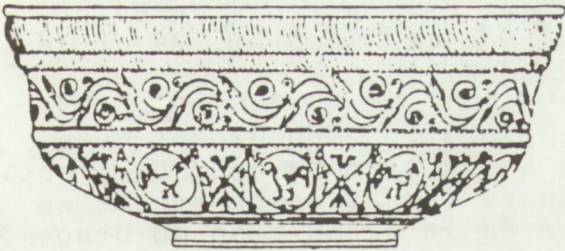
1



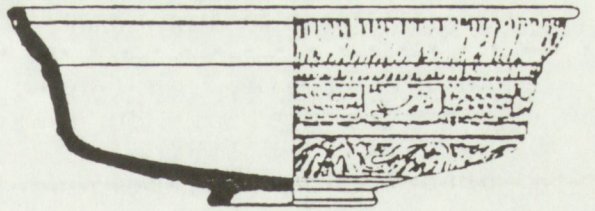
2



3



4



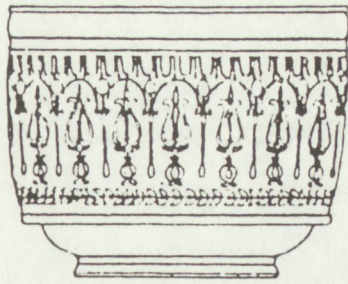
5

Le bol cylindrique Drag. 30 apparaît dans les ateliers du sud de la Gaule à la même époque que le Drag. 29, et les décors des deux formes connaissent une évolution parallèle. Cependant, si la production du Drag. 29 s'arrête vers la fin du Ier siècle, celle du Drag. 30 continue dans tous les ateliers du centre et de l'est de la Gaule jusqu'aux environs de 180 ap. J.C.

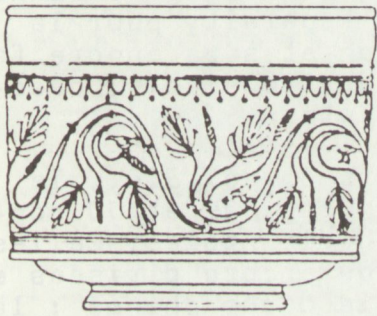
Dès son apparition, à l'époque de Tibère - Claude, le Drag. 30 (n° 1 à 6) emprunte au calice Drag. 11 sa rangée d'oves qui restera en usage, à quelques exceptions près, pendant toute la durée de la production. Les types les plus anciens sont surtout caractérisés par des décors formés de grands rinceaux (n° 2). Les éléments végétaux sont plus grands que ceux employés sur le Drag. 29 (n° 2). Les sujets animaux et humains (dieux et déesses) sont également plus grands et apparaissent plus tôt sur le Drag. 30 que sur le Drag. 29.

A partir de l'époque flavienne, la paroi est divisée en panneaux (n° 3 et 5), le motif le plus utilisé est la croix de Saint-André. Les poinçons employés pour décorer le Drag. 29 et le Drag. 30 sont les mêmes.

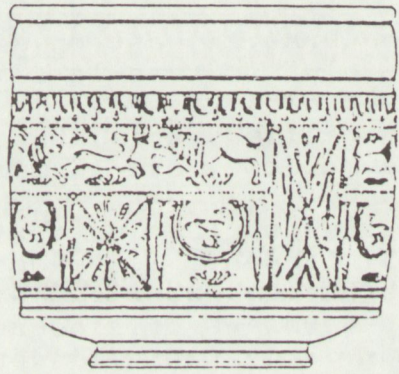
Au IIe siècle, les techniques de décoration sont identiques dans les ateliers du centre de la Gaule et dans ceux de l'est. Le style dit libre (n° 4 et 6) apparaît dans le centre et se perpétue dans l'est jusqu'à la fin de la production du Drag. 30.



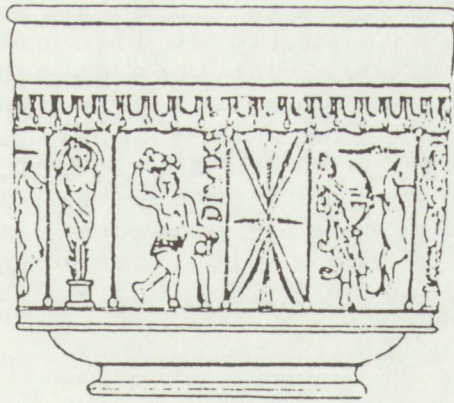
1



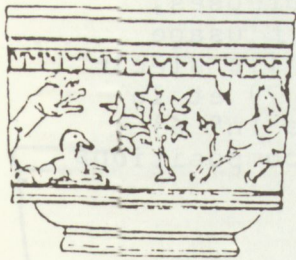
2



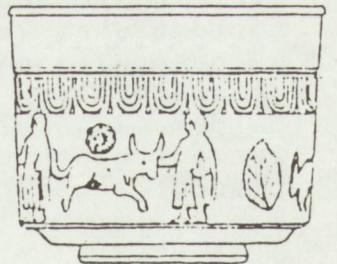
3



5



4



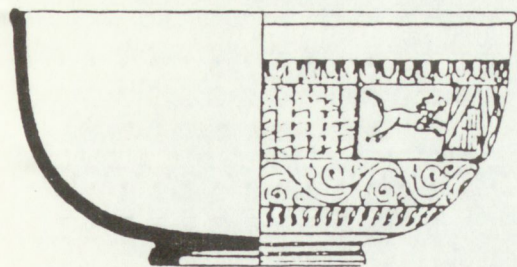
6

GOBELET DRAG. 30

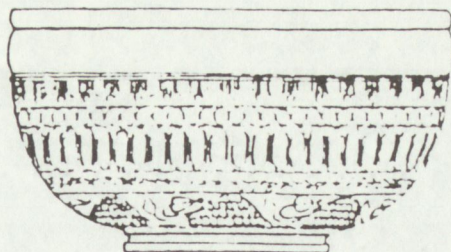
La forme Drag. 37 est un simple bol hémisphérique qui témoigne d'une évolution vers la simplification. Il apparaît, pour la première fois, vers la fin du règne de Néron et sera encore fabriqué au IIIe siècle. Le bol Chenet 320, du IVe siècle, décoré à la molette, est le terme de cette évolution.

Au début de sa fabrication (n° 1 et 2), vers 65 ap. J.C., le Drag. 37 présente les mêmes décors que les Drag. 29 et 30 contemporains. La paroi est divisée en zones horizontales. Celles-ci sont meublées de rinceaux ou de frises ou encore divisées en panneaux. A la fin de l'époque Flavienne, le décor change : la paroi est divisée en panneaux et le répertoire de poinçons s'élargit et se diversifie. Le choix s'oriente vers les sujets humains ou animaux et les éléments végétaux deviennent minoritaires.

Les types de décors utilisés à la fin du Ier siècle dans le sud de la Gaule le seront aussi au IIe et IIIe siècles dans les ateliers du centre (n° 3) et de l'est. Les poinçons se diversifient de plus en plus et, à mesure que le siècle avance, le style dit libre se répand. Les scènes de chasse apparaissent nombreuses, surtout chez les potiers du centre de la Gaule (n° 4). L'usage de grands rinceaux perdure (n° 5 et 8). Vers la fin du IIe siècle et au début du IIIe, le nombre de poinçons diminue (n° 7) et la bande unie s'élargit. Le style dit libre se généralise (n° 6) : les poinçons sont utilisés sans lien entre eux et les compositions perdent toute cohérence.



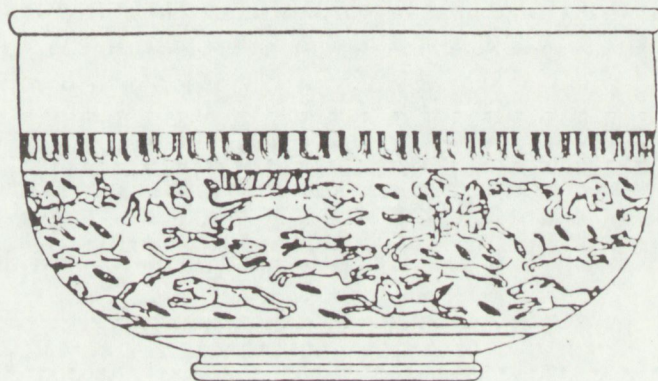
1



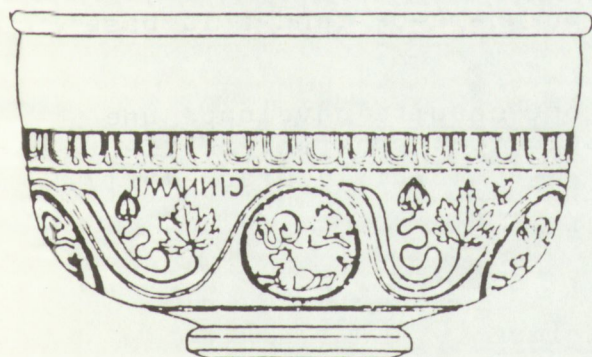
2



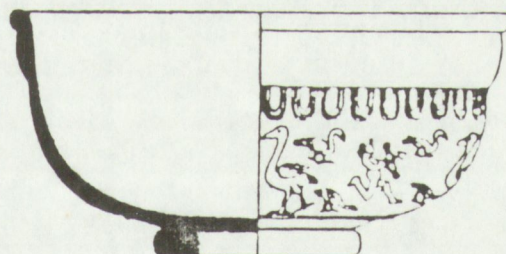
3



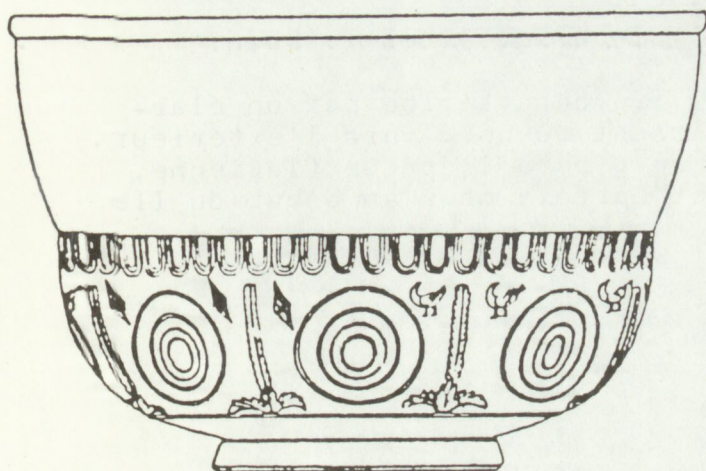
4



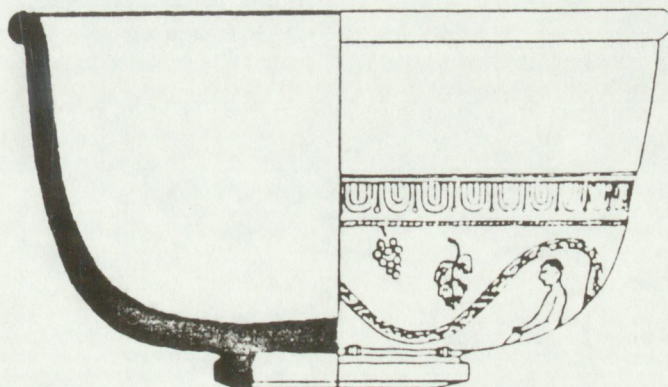
5



6



7



8

L'assiette italique Ha. 2 est considérée comme le prototype de l'assiette gauloise Drag. 17. C'est la technique des pâtes et des enduits qui différencie ces deux formes. En général, les pâtes du Drag. 17 sont plus rouges, mieux cuites et plus dures que celles du Ha. 2, et les enduits sont plus brillants.

Les deux formes présentent un bord plus ou moins vertical dont la face extérieure est divisée en deux ou trois parties par des rainures. La face intérieure, par contre, peut être unie ou elle aussi divisée en deux ou trois parties.

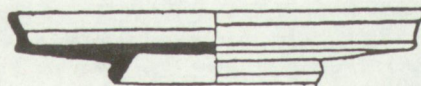
L'assiette et le plat italique Ha. 3 sont considérés comme les prototypes de la forme gauloise Drag. 15. Ces deux formes présentent un bord de même type que celui des deux formes précédentes. Ce qui les en différencie, c'est la présence d'une moulure en quart-de-rond à la base de la paroi intérieure.

Les ateliers du sud de la Gaule ont ensuite développé une forme hybride qui présente les principales caractéristiques des deux formes Drag. 15 et Drag. 17 : le Drag. 15/17.

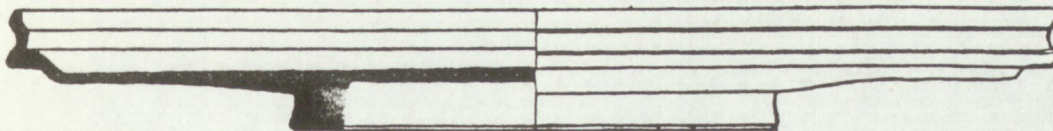
Valeur chronologique

Le Ha. 2 et le Ha. 3 peuvent être datés de la fin du règne d'Auguste et du règne de Tibère.

On date en général le Drag. 15, le Drag. 17 et le Drag. 15/17 de la période pré-flavienne. Le développement du Drag. 15/17 se caractérise par un élargissement et un évasement croissant du bord vers l'extérieur. On rencontre les assiettes de ce type à l'époque flavienne, jusqu'à la fin du Ier siècle et parfois même au début du IIe siècle.



Ha. 2

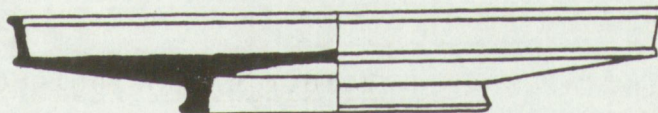
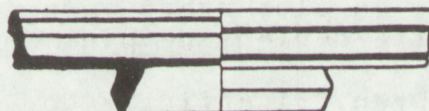
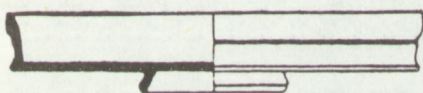


Ha. 3

Les prototypes italiques



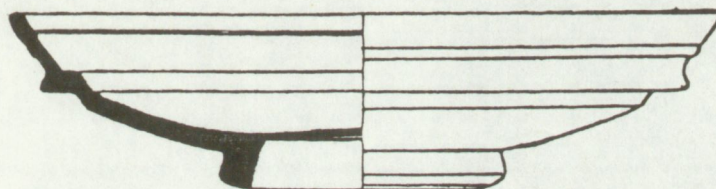
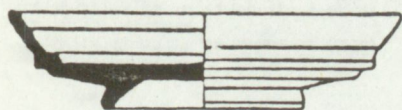
Drag. 15



Drag. 17



Drag. 15/17



Drag. 15/17 - derniers développements

L'assiette italique tardive Ha. 4 est considérée comme le prototype de l'assiette gauloise Ritt. 1, dont découle la forme Drag. 18.

La forme Ritt. 1 présente un bord courbe et une petite lèvre marquée par une gorge, comme le Ha. 4.

La forme Drag. 18 a un bord toujours courbe, mais plus ou moins évasé, et la lèvre est marquée nettement. De plus un ressaut extérieur souligne la jonction entre le bord et le fond.

Le Drag. 18/31, forme intermédiaire entre le Drag. 18 et le Drag. 31, présente quant à lui, un bord rectiligne de plus en plus évasé vers l'extérieur. Le centre de l'assiette devient de plus en plus pointu.

Le Drag. 31 enfin, a un bord de plus en plus large, bien rectiligne et le centre de l'assiette présente une pointe bien marquée.

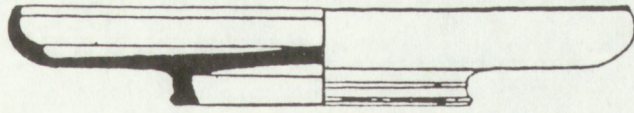
Valeur chronologique

L'assiette Ha. 4, prototype du Ritt. 1 et du Drag. 18, date de la fin du règne d'Auguste et du règne de Tibère.

Le Ritt. 1 et le Drag. 18 peuvent être datés de l'époque pré-flavienne ; mais le Drag. 18 circule encore au début de l'époque flavienne.

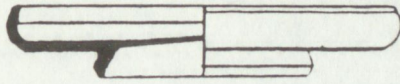
La production du Drag. 18/31 commence à l'époque flavienne. Cette forme s'impose comme l'assiette la plus courante du II^e siècle.

A partir de la deuxième moitié du II^e siècle et au début du III^e, le Drag. 31 remplace graduellement le Drag. 18/31.



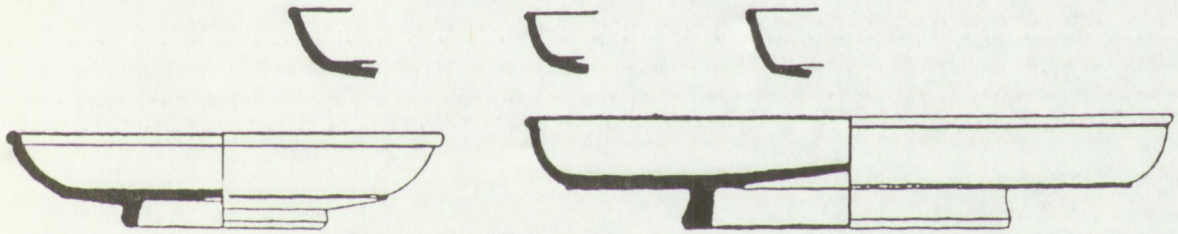
Ha. 4

Le prototype italique

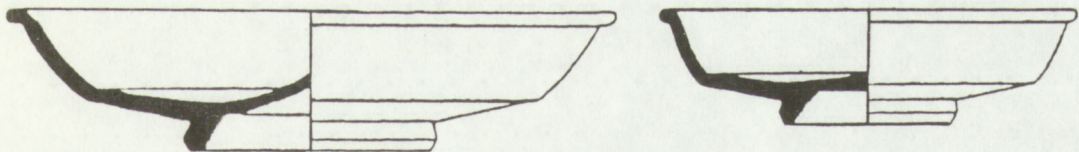


Ritt. 1

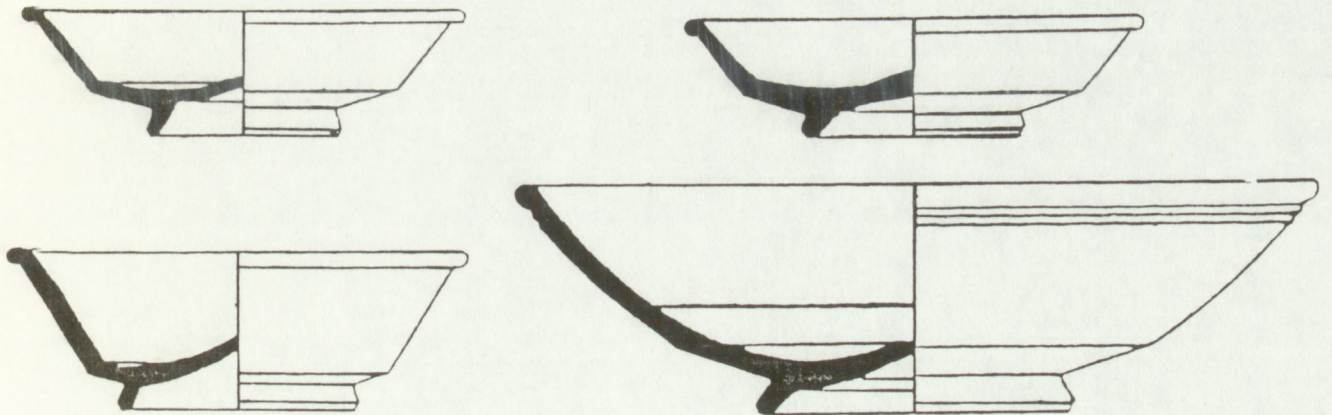
Le prototype gaulois



Drag. 18



Drag. 18/31



Drag. 31

Le prototype italique de la tasse Drag. 27 est le Ha. 11. Le Drag. 27 s'en distingue par l'absence de décor guilloché sur la paroi extérieure.

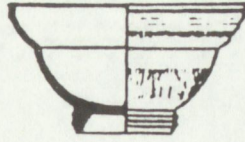
La tasse Ritt. 7, qui servira de modèle au Drag. 27 ne s'en différencie en rien ; il s'agit de la même forme reprise dans deux typologies différentes.

Valeur chronologique

La tasse Ha. 11 est datée de la fin du règne d'Auguste et du règne de Tibère.

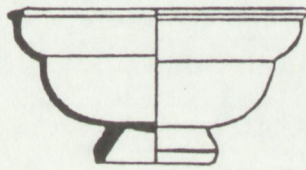
Le Ritt. 7 et le Drag. 27 présentent au début de leur production une lèvre de profil triangulaire, une paroi fine, une rainure sur la paroi intérieure à hauteur de la lèvre et une autre sur l'anneau de base. Ces caractéristiques permettent de dater les pièces de l'époque pré-flavienne. A partir des Flaviens, la rainure sur l'anneau de base disparaît, la paroi s'épaissit et la lèvre devient semi-circulaire. A la fin de sa production, vers le milieu du II^e siècle, la rainure sur la paroi intérieure disparaît également.

EVOLUTION DU DRAG. 27

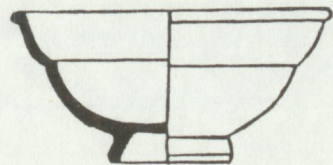
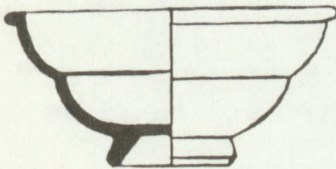
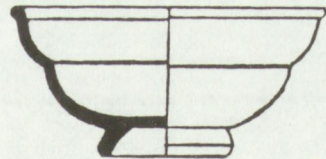
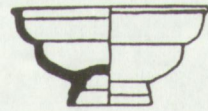
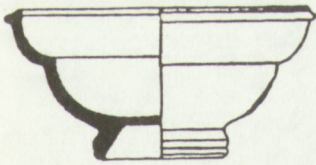


Ha. 11

Le prototype italique



Ritt. 7



Drag. 27

La forme italique récente Ha. 10 est considérée comme le prototype de la tasse Drag. 33 malgré quelques différences dans les détails.

Sa copie gauloise, la tasse Ritt. 10, se développe avec quelques variantes pour aboutir à la forme Drag. 33. La différence essentielle entre ces deux types tient à la courbure de la paroi. Celle du Ritt. 10 est légèrement convexe, alors que celle du Drag. 33 est droite ou légèrement concave.

Au début de la production, certains Drag. 33 présentaient une gorge extérieure au bord de la paroi pour marquer une lèvre. Ce type de tasse porte généralement une rainure bien marquée sur la paroi extérieure. A la fin de la production, cette rainure n'est plus tracée ; la forme devient plus trapue et la paroi s'épaissit.

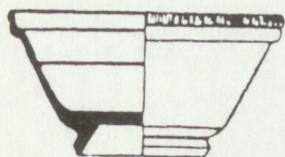
Valeur chronologique

La tasse Ritt. 10 date de l'époque pré-flavienne.

Le Drag. 33 apparaît vers le milieu du Ier siècle. Sa paroi est généralement droite et elle est pourvue de deux rainures, une à l'extérieur, l'autre à l'intérieur près du bord. Au IIe siècle, la paroi devient concave. Vers la fin du siècle, l'aspect général de la tasse devient plus trapu et les rainures disparaissent.

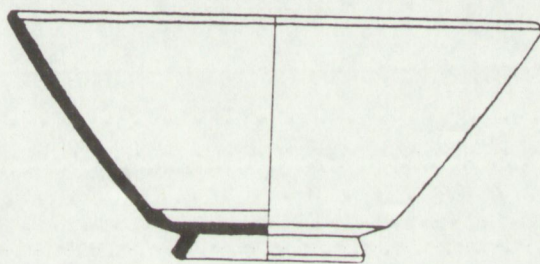
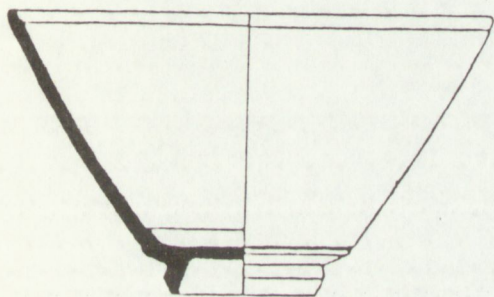
Cette forme existait encore au IVe siècle. Elle porte le n° 310 de la typologie de Chenet. Elle a une paroi épaisse et est de faible hauteur.

EVOLUTION DU DRAG. 33

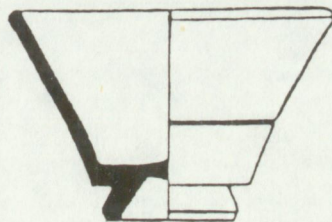
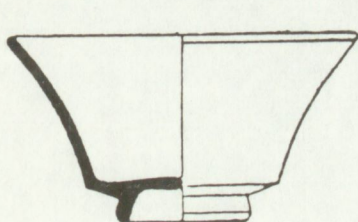
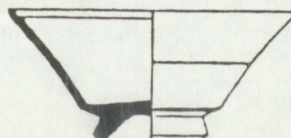
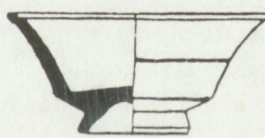
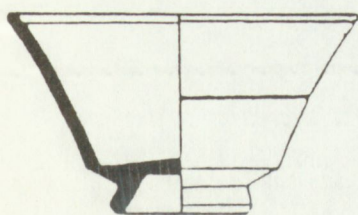
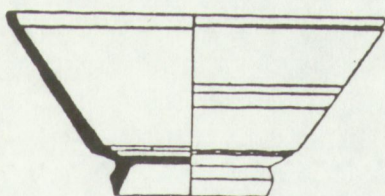


Ha. 10

Le prototype italique



Ritt. 10



Drag. 33

Le bol Ritt. 12 s'est développé dans les ateliers du sud de la Gaule. Il possède une lèvre horizontale de profil plus ou moins triangulaire renforcée par un quart-de-rond sur le bord intérieur.

Le bol Curle 11 découle de la forme précédente. La lèvre horizontale est décorée de feuilles appliquées à la barbotine et se courbe légèrement ; le quart-de-rond intérieur disparaît. Dans l'évolution ultérieure, la lèvre horizontale, de plus en plus, se détache du bord et s'incurve ; on continue à la décorer de feuilles appliquées à la barbotine.

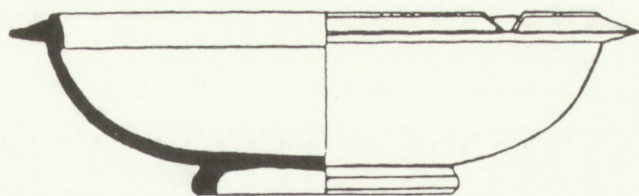
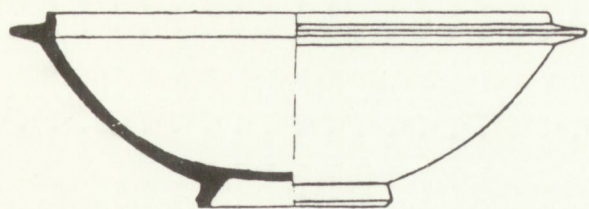
Valeur chronologique

Le bol Ritt. 12 est une forme typique de l'époque pré-flavienne. Son développement en bol Curle 11 commence à l'époque flavienne et perdure jusque dans la première moitié du IIe siècle.

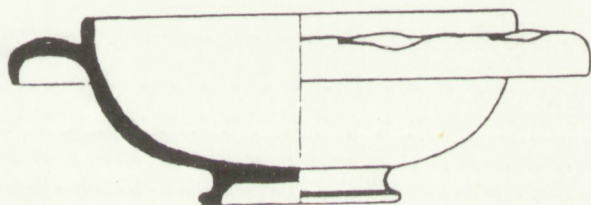
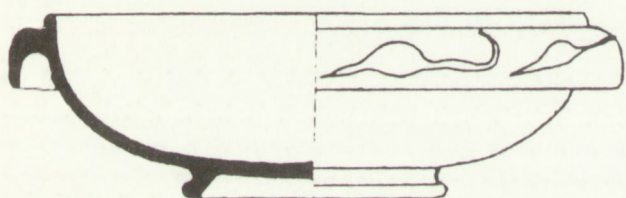
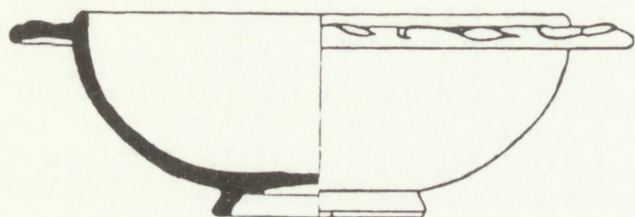
Il semble que le Drag. 38 découle du Ritt. 12 par l'intermédiaire du Curle 11. Il s'en différencie par un élargissement croissant du bord et par la présence d'une lèvre demi-ronde. De plus, le décor à la barbotine est absent.

Valeur chronologique

Cette forme a été en usage au IIe siècle et principalement au cours de la deuxième moitié. A la fin du IIe siècle et au début du IIIe, la lèvre demi-ronde est absente et le bord s'incline vers l'extérieur.

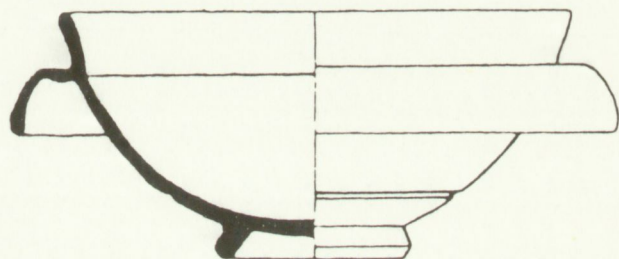
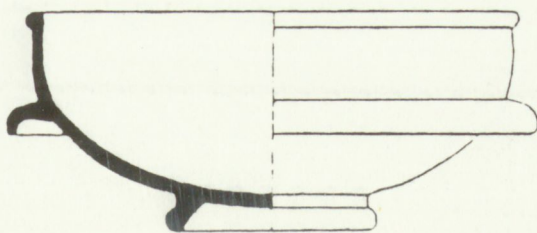
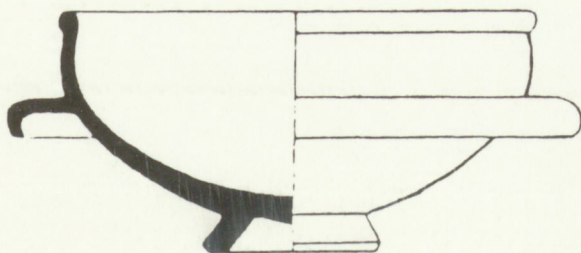


Ritt. 12



Curle 11

EVOLUTION DU DRAG. 38



Il semble que les prototypes des bols Ritt. 8 et Drag. 40 soient les formes arétines récentes Ha. 6 et Ha. 13.

On considère, bien que la chose ne soit pas certaine, que le bol Drag. 40 dérive du bol Ritt. 8. En effet, si le Ritt. 8 date de la période pré-flavienne, le Drag. 40, quant à lui, n'apparaît que vers le milieu du IIe siècle. Un hiatus de près de 70 ans sépare donc ces deux formes, et on imagine mal une influence dans ces conditions.

Notons néanmoins que l'on retrouve dans le Drag. 40 les caractéristiques du Ritt. 8 : la forme hémisphérique, une petite rainure intérieure sous le bord ou une autre sur la paroi extérieure pour marquer une petite lèvre. Celles-ci disparaissent sur les Drag. 40 récents.

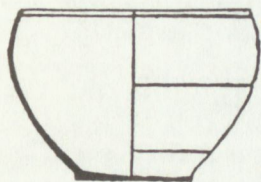
Valeur chronologique

Le bol Ritt. 8 est en usage à l'époque pré-flavienne.

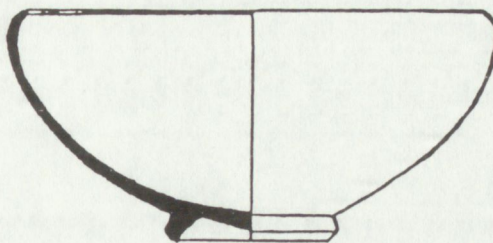
Les premiers Drag. 40 apparaissent vers le milieu du IIe siècle et restent en usage jusque dans la première moitié du IIIe.

La forme a encore été fabriquée au IVe siècle dans les ateliers de l'Argonne et porte le n° 302 de la typologie de Chenet.

EVOLUTION DU DRAG. 40

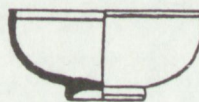
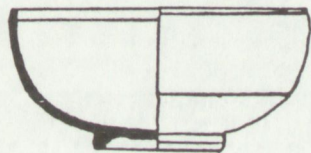


Ha. 13



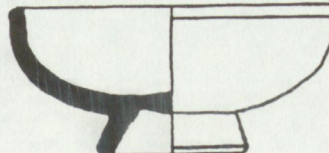
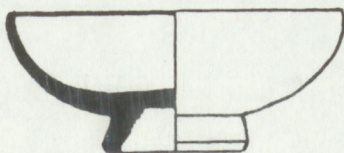
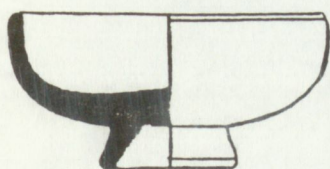
Ha. 6

Les prototypes italiques

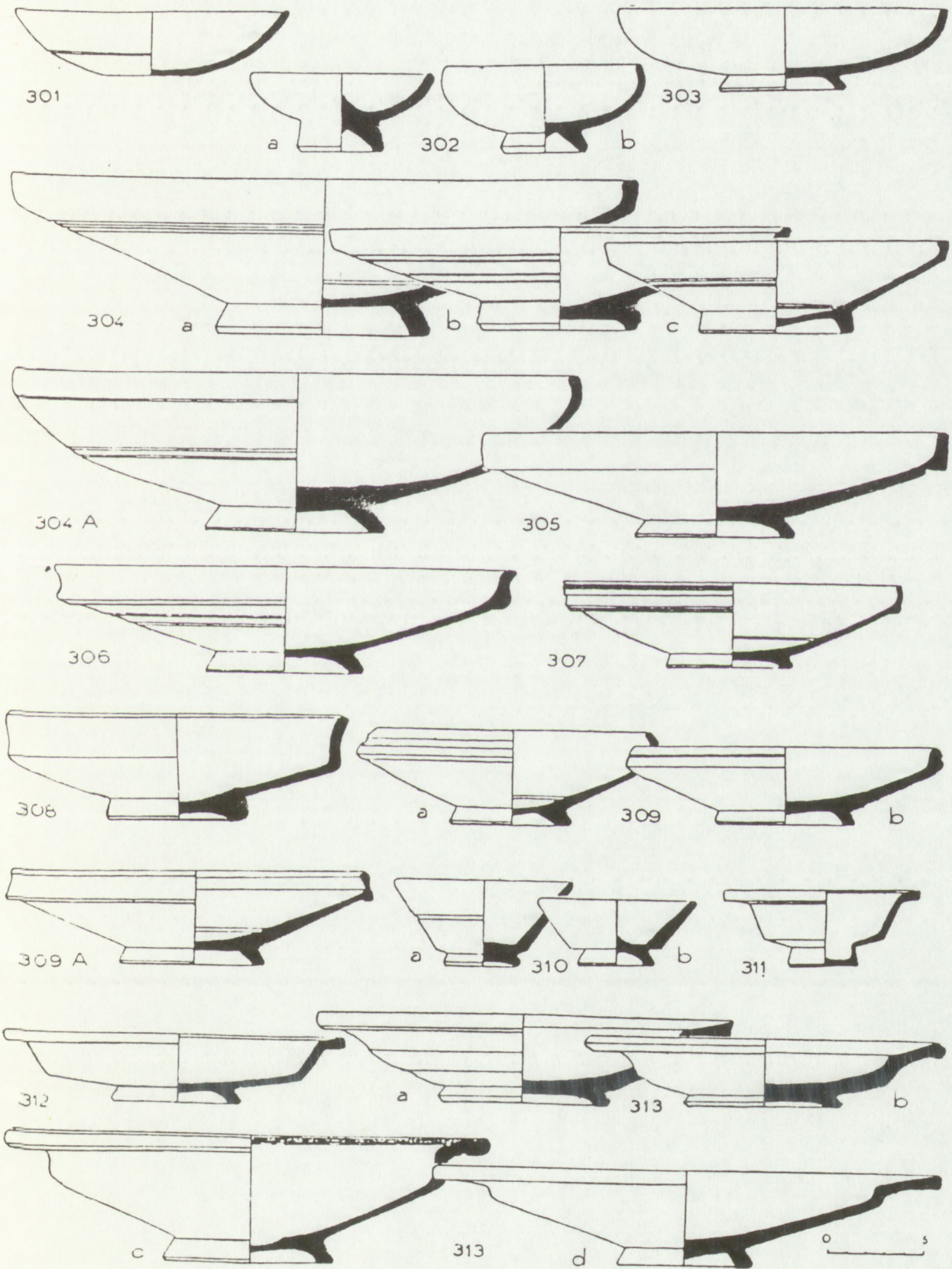


Ritt. 8

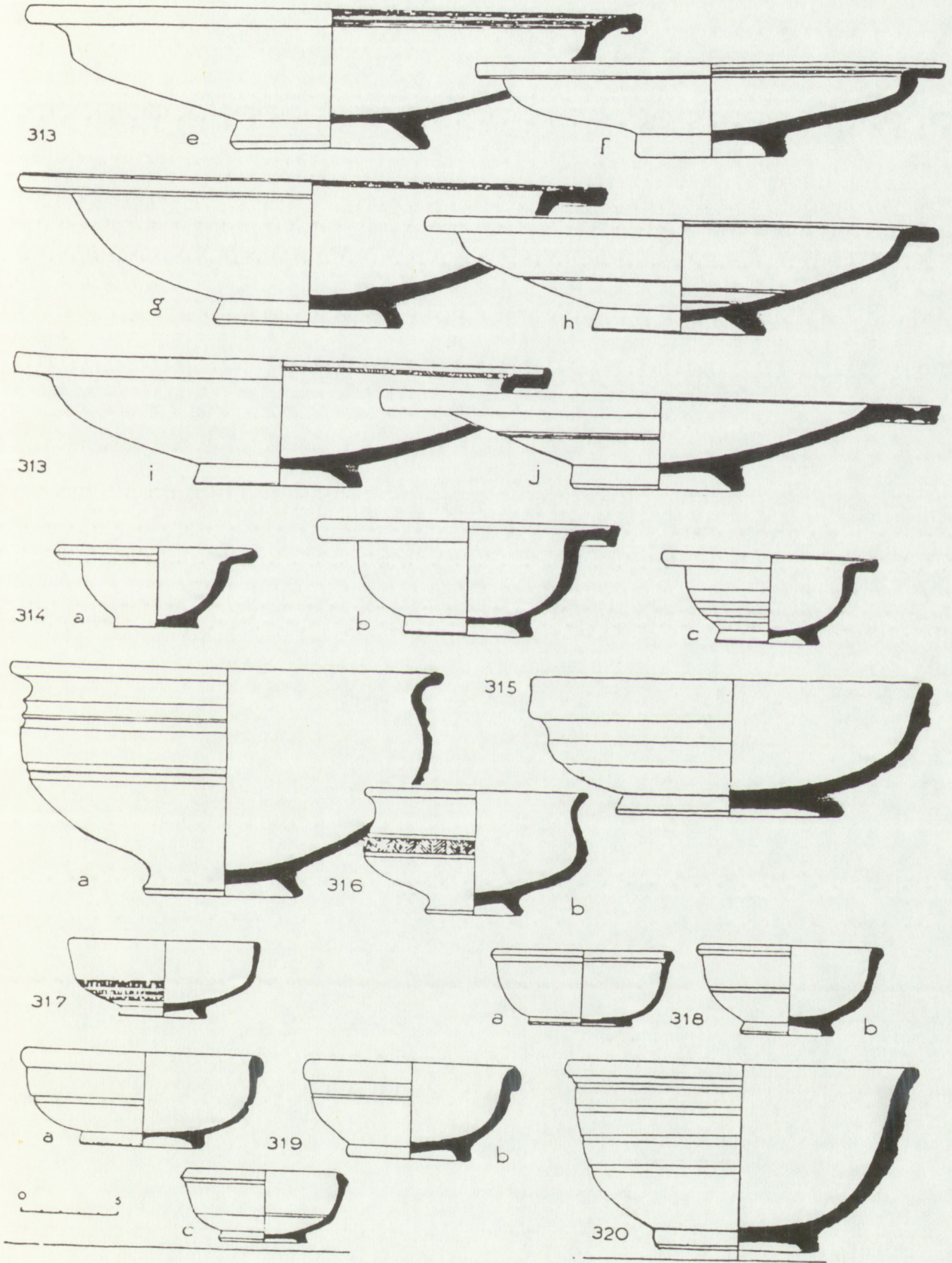
Le prototype gaulois



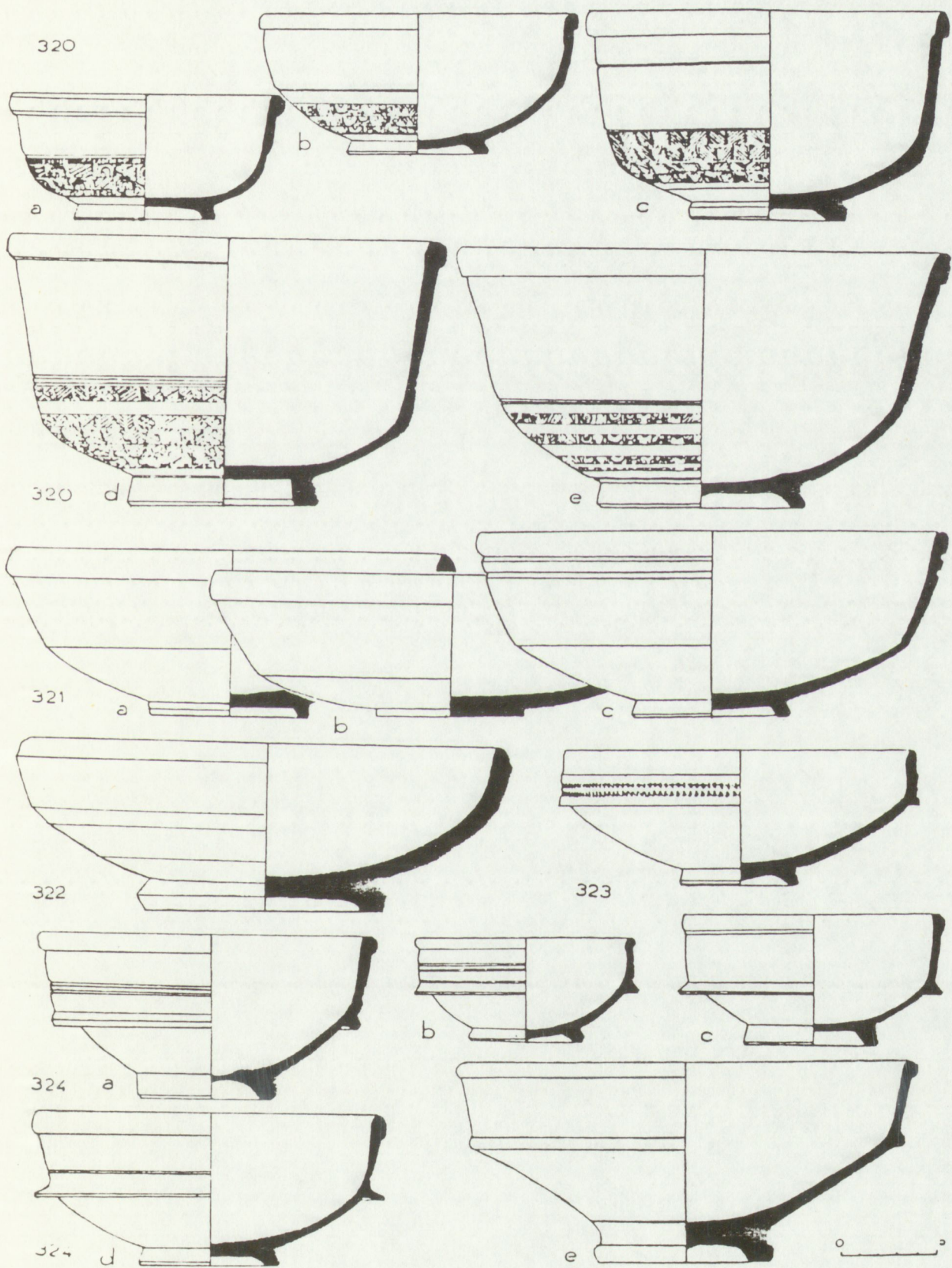
Drag. 40



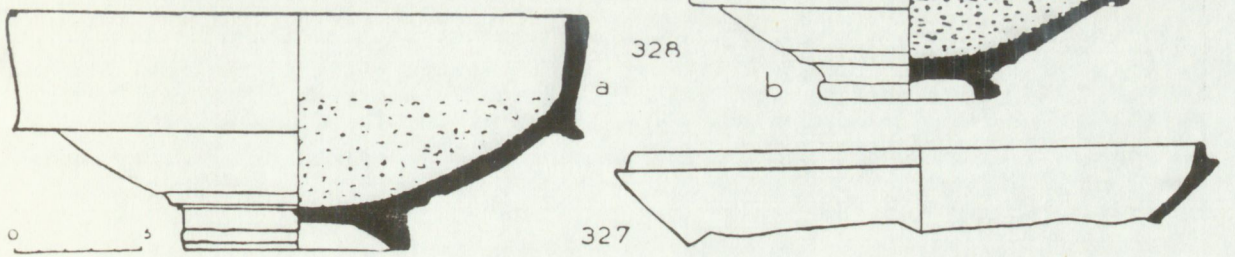
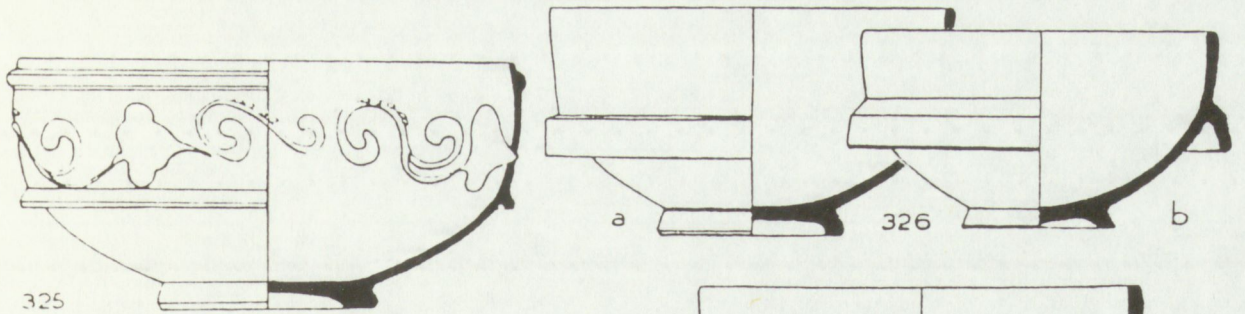
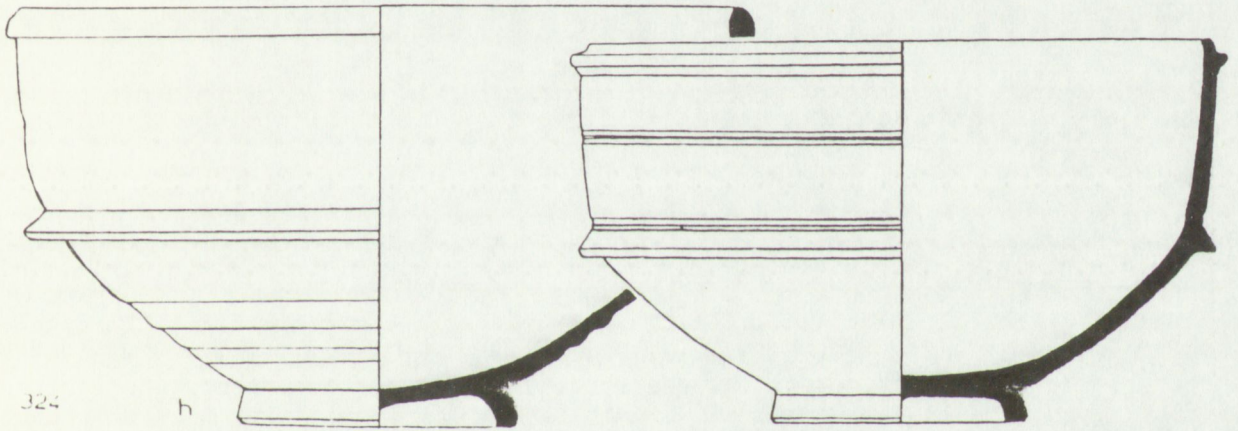
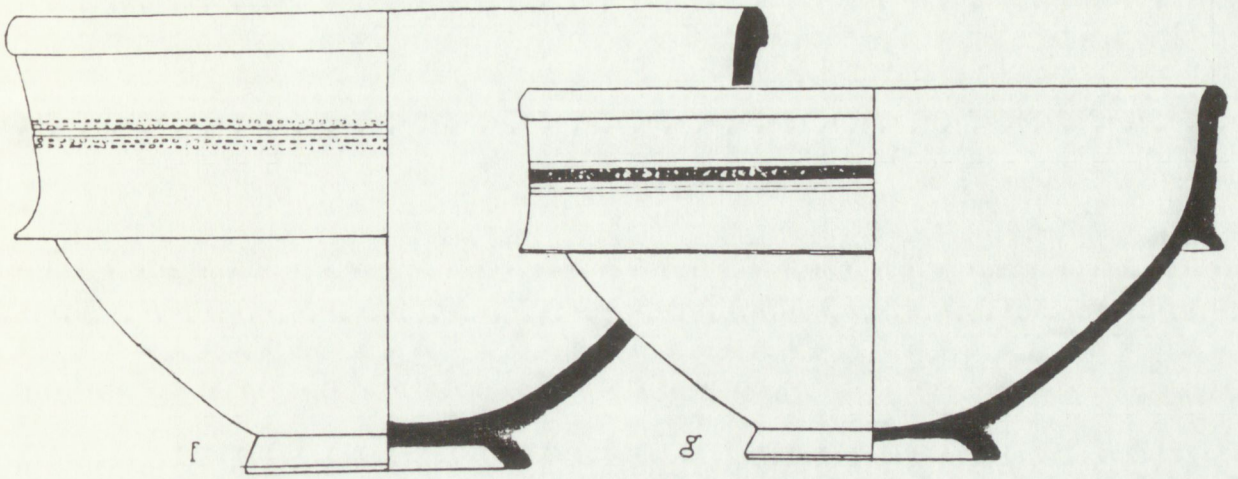
COUPELLE, TASSES ET PLATS.

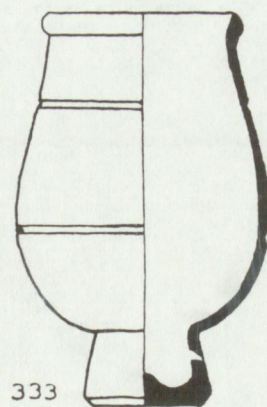
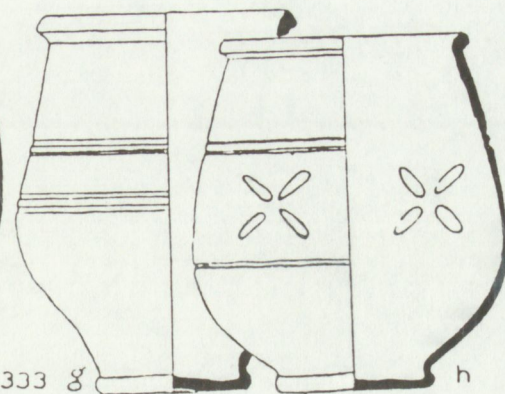
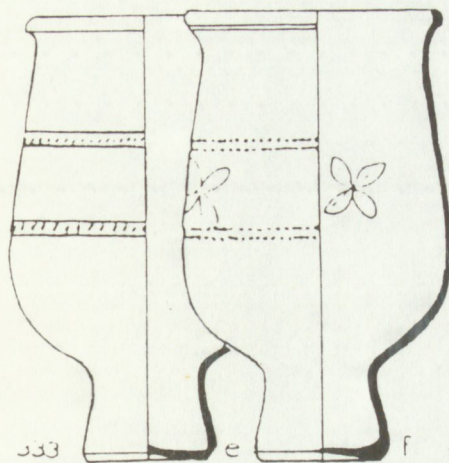
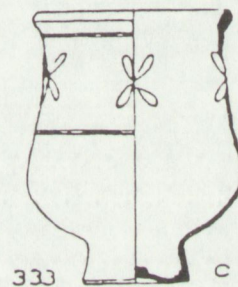
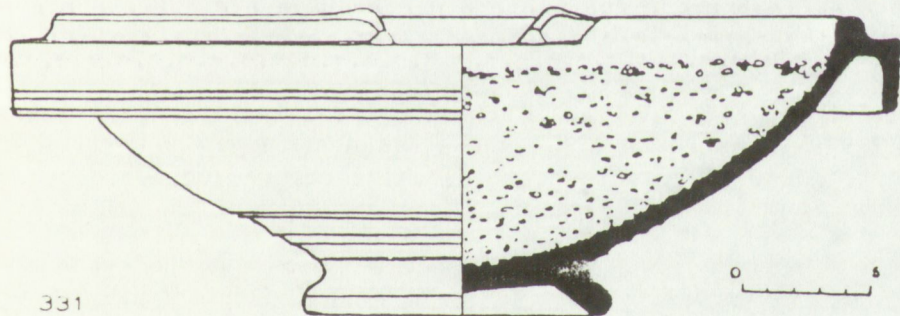
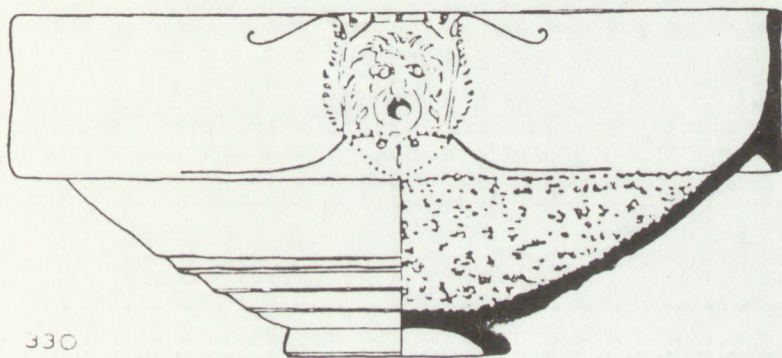
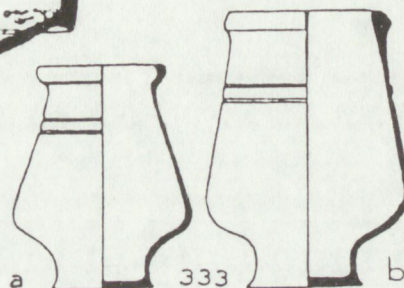
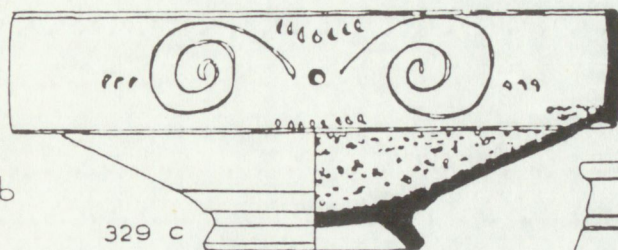
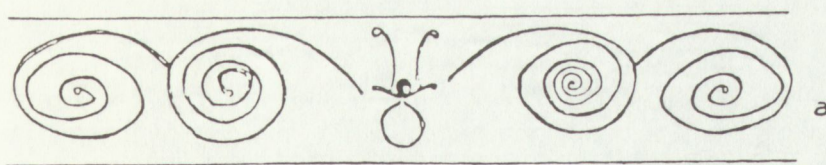


PLATS A MARLI, EGUELLES ET BOLS.

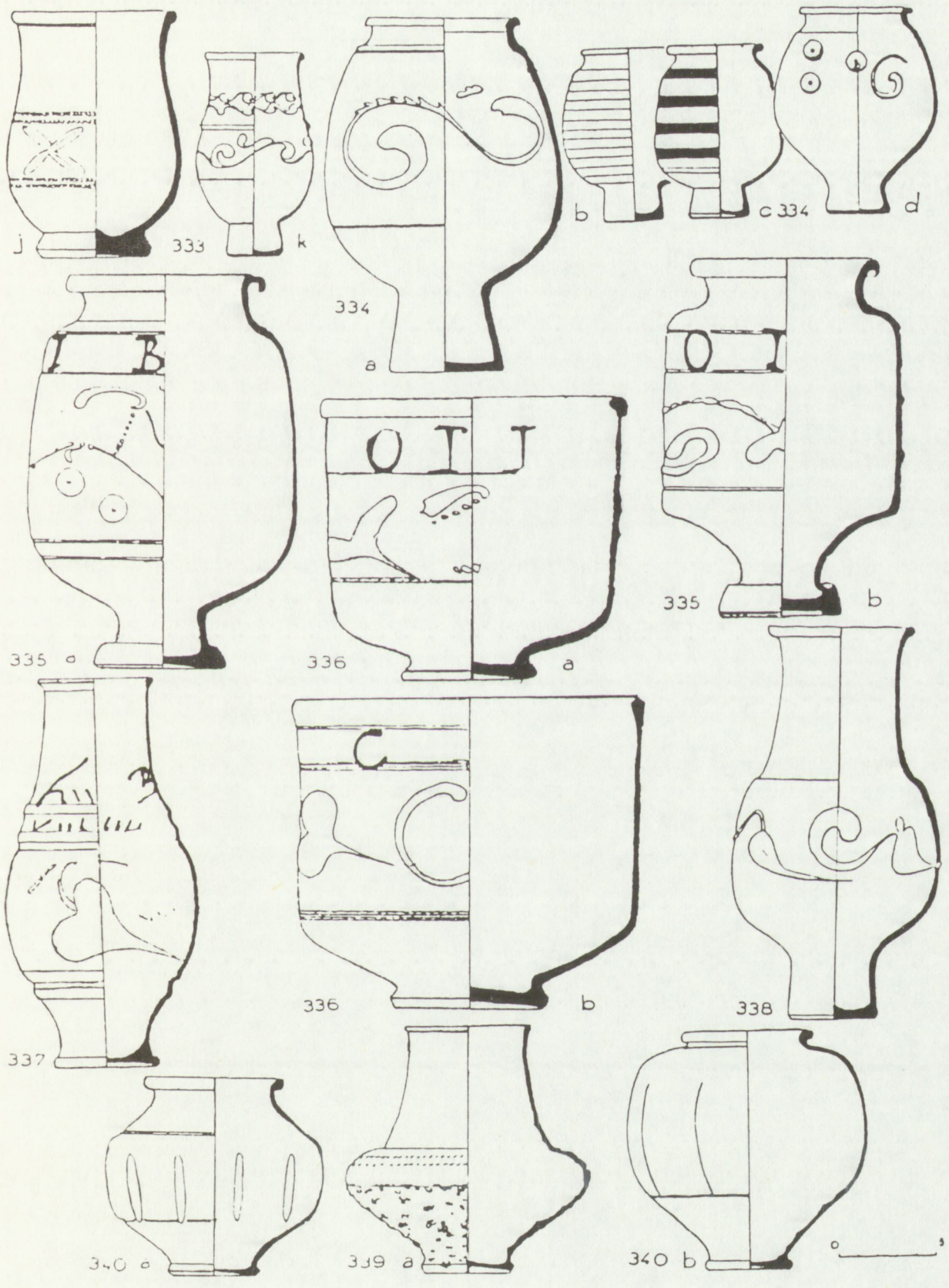


BOIS, ÉCUELLES ET TERRINES.





TEHHINES ET OUBELETS.



GOBELETS.

G. CHENET, *La céramique gallo-romaine d'Argonne du IV^e siècle et la terre sigillée décorée à la molette*, Mâcon, 1941.

E 6470



